

Le Verbe

voir • penser • croire

ÉLOGE DE LA VULNÉRABILITÉ

portrait

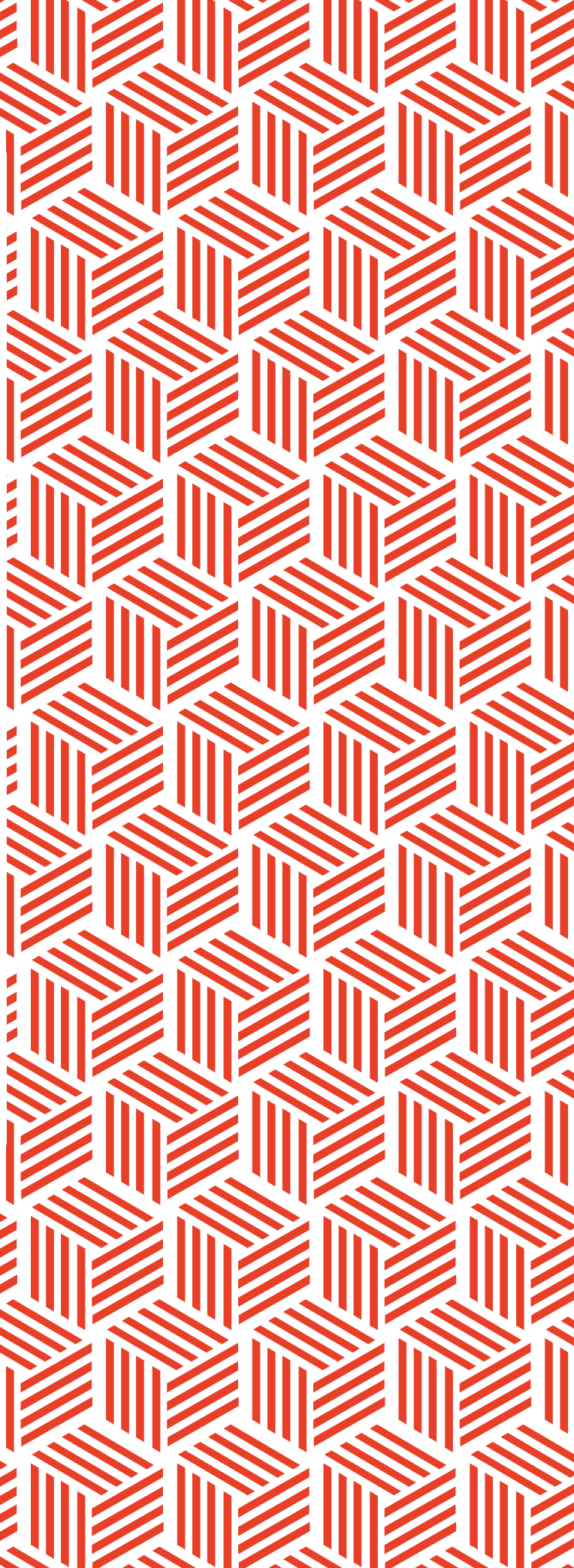
Roselyne Chevrette

Des poèmes et des perles

boules à mythes

C. S. Lewis

L'abolition de l'homme



*« Au commencement était le Verbe, et le Verbe
était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

Il était au commencement en Dieu.

*Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait
rien de ce qui existe.*

*En lui était la vie, et la vie était la lumière
des hommes.*

*Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

*La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout
homme, venait dans le monde.*

*Le Verbe était dans le monde, et le monde
par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.*

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

*Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi
nous, et nous avons vu sa gloire, gloire
comme celle qu'un fils unique tient de son
Père, tout plein de grâce et de vérité. »*

– Jean 1,1-5.9-11.14

JOSEPH

CONTRE LES ROBOTS

Un peu plus tôt cet automne, je m’asseyais avec mon fils de huit ans pour regarder avec lui ses premiers devoirs de troisième année.

Tant bien que mal, je tente d’appliquer dans ma vie familiale ce qui me semble être aussi un principe valable pour l’enseignement : il ne peut y avoir de transmission sans amour, sans un don. Dans cet état d’esprit, j’ouvre avec lui un joli petit manuel : *L’école d’hier, l’école de demain*.

Ça promet.

Évidemment, dans l’école d’hier telle qu’elle est présentée dans le petit livre, les enseignants devaient *obligatoirement* afficher un crucifix et une photo de l’évêque du lieu aux murs de leur classe. Imaginez... les pauvres !

Mais, croyez-le ou non, ce n’est pas ce passé-dépeint-entinté-de-brun-foncé qui m’a le plus fait sourciller. Le bât blesse encore davantage vers la fin du manuel.

Lorsque les auteurs nous présentent – non sans une béate approbation – l’école de demain, on y retrouve, bien entendu, des éléments de l’école d’aujourd’hui : tableaux « intelligents », liseuses électroniques, vidéosurveillance.

Puis, un texte encadré, lumineux et complaisant rapporte que, dans certaines classes, au Japon, un robot remplace l’enseignant. Un projet-pilote tellement bénéfique, nous dit-on, que les élèves interagissent avec la machine comme si c’était un « vrai prof ». On y apprend enfin que le ministère de l’Éducation nippon envisage d’élargir le programme de profs-robots à d’autres écoles au pays.

Curieux de savoir ce que mon fils en pense, avec la fausse naïveté du père désirant sonder ce que l’enfant a dans les tripes, je l’interroge. Question de savoir s’il est prêt à vivre dans un monde où la techno est vendue comme une marque de salut éternel.

— Étrange, n’est-ce pas ? T’en penses quoi, Joseph ? T’aimerais ça avoir un prof robot qui parle 120 langues et qui n’a pas de chouchou ?

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Je ne pourrais pas l’aimer.

Conclusion : il est prêt.



Précaire : *adjectif*, du latin *precarius*, « obtenu par la prière ».

Dans un tout autre ordre d’idées, je tiens ici à vous informer des plus récents développements au *Verbe*.

La quantité et la qualité du courrier reçu durant l’été – toutes vos réponses à notre appel de juillet dernier – nous ont littéralement soufflés. Nous n’aurions pu imaginer meilleure confirmation au changement de cap effectué au début de l’été. Des petits mots, l’obole d’une veuve, les gros chèques, des promesses de prières...

Ce soutien porte déjà des fruits : d’abord, un magazine (le petit numéro de 20 pages, joint à la revue que vous tenez) est distribué gratuitement dans près de 700 points de chute ; puis, l’émission *On n’est pas du monde* est déjà en ondes tous les lundis matin depuis la mi-septembre !

Tout ça est gratuit ! Passez le mot autour de vous !

Évidemment, nous comptons sur vous pour la suite. Continuez à nous soutenir – peu importe la manière.

Merci du fond du cœur. Nous prions pour vous aussi. ■

- 3** Édito
**Joseph
contre les robots**
Antoine Malenfant

- 8** La langue
dans le bénitier
Brigitte Bédard

Dans une paroisse
près de chez vous
Brigitte Bédard

- 9** Monumental
Pascal Huot



DOSSIER

VULNÉRABILITÉ

- 10** Vases d'argile
en 3D
James Langlois

- 12** Entretien
**Ennuyante
immortalité**
Sarah-Christine Bourihane

- 16** Portrait
**Des poèmes
et des perles**
Valérie Roberge-Dion



- 24** Essai
**La fratrie disparue
de l'enfant parfait**
Antoine Malenfant

- 28** Boules à mythes
**L'abolition
de l'homme**
Clive Staples Lewis



- 36** Viral
**La dignité
de Cyrano**
Catherine Mongenais

42 Photoreportage
Femmes en noir
Marie Laliberté



52 Poésie
**Poème
d'Eugenio
Montale**

**Quatre poèmes
de Giuseppe
Ungaretti**

54 Classe de maîtres
**Le traqueur
des ombres
sacrées**
Michaël Fortier

58 Iconostase
**La vie est une
tragédie**
Jacynthe Allard, fmj

60 Psycho
**Le petit prophète
du Centre-Sud**
Yves Casgrain

62 Prière
**Exercices
pratiques
de prière**
Jacques Gauthier

64 Apparitions
**Mère de Dieu,
mère des
hommes**
Simon-Pierre Lessard

69 Piété pop
Angélus
Brigitte Bédard

70 Cathostyle
La barbe du barbu
Brigitte Bédard



73 Bouquinerie

74 Rites du monde
Sans scrupule
Alexandre Dutil

75 Dans la mire
**Une bouée pour
les junkies**
Sarah-Christine Bourihane



78 Dans vos oreilles
**Folk catho
tragique**
James Langlois

79 Artisans

80 Mosaique

82 Prochain numéro

Ce magazine utilise
la nouvelle orthographe.



DERNIÈREMENT SUR LE-VERBE.COM

MON « MAUDIT » VOYAGE DE NOCES

[VALÉRIE LAFLAMME](#) ▶

Nous avions prévu ce voyage bien avant que mon fiancé fasse sa grande demande, parce qu'il nous semblait bon d'avoir un projet commun. Nous souhaitions découvrir le sud-ouest des États-Unis, plus particulièrement le Colorado et le Nouveau-Mexique.



RÉALITÉ AUGMENTÉE, PLATON ET NINTENDO

◀ [JEAN-PHILIPPE BRISSETTE](#)

Depuis un peu plus d'un mois, le fil de l'actualité est inondé par des nouvelles concernant le nouveau jeu vidéo pour téléphone intelligent, Pokémon Go. Reprenant les bases du populaire jeu de Nintendo, ce nouvel opus a surtout popularisé plus largement le concept de « réalité augmentée ».

FÉODALE BEAUTÉ, QU'AS-TU À M'APPRENDRE ?

[STÉPHANIE CHALUT](#) ▶

Film à contre-courant, réalisé avec un petit budget et avec pour seuls interprètes six enfants, *Les filles au Moyen Âge*, du cinéaste Hubert Viel, raconte l'histoire de la condition féminine à l'ère médiévale. Halte aux idées reçues !



COMMENTAIRES ET ANALYSES
portant sur l'actualité



DE NOUVEAUX TEXTES
plusieurs fois par semaine



PLUS DE VINGT BLOGUEURS
de tous horizons

DON POUR SOUTENIR LA MISSION



FORMULAIRE D'INSCRIPTION

NOTRE MISSION

Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus inspirants pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse.

NOS PROJETS PRINCIPAUX

- Une revue livrée gratuitement sur demande.
- Un magazine distribué sur la place publique.
- *On n'est pas du monde*, émission de radio hebdomadaire.
- Un blogue ouvert sur le monde.

DEVENIR PARTENAIRE DU VERBE

Don ponctuel

☐ 60 \$ ☐ 100 \$ ☐ 500 \$ ☐ 1 000 \$ ☐ Autre: _____ \$

Don mensuel par prélèvement automatique (Visa ou MasterCard). Vous pourrez modifier cette contribution ou y mettre fin en tout temps.

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ Autre: _____ \$

☐ Je désire recevoir un reçu officiel (60 \$ et plus).
Qui, à moins d'avis contraire, vous sera envoyé en janvier.

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif : 13687 8220 RR 0001

MODE DE PAIEMENT

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque ou mandat Total _____ \$

N° carte: _____ exp.: _____

Signature: _____

À TITRE INDICATIF

Don	Crédit d'impôt**	Coût réel du don après crédit
60,00 \$	21,00 \$	39,00 \$
100,00 \$	35,00 \$	65,00 \$
500,00 \$	229,00 \$	271,00 \$
1 000,00 \$	494,00 \$	506,00 \$

** Selon les taux du fédéral et du Québec 2015. Source: Agence de revenu du Canada

Voulez-vous recevoir ou continuer à recevoir les publications* suivantes?

Le Verbe

Oui

Non

Le Verbe

- 84 pages (Initiales) _____ par la poste
- 4 numéros par année (Initiales) _____ par courriel
- Distribué aux abonnés (Initiales) _____

magazine
Le Verbe

Oui

Non

Magazine Le Verbe

- 20 pages (Initiales) _____ par la poste
- 4 numéros par année (Initiales) _____ par courriel
- Distribué en présentoirs et aux abonnés (Initiales) _____

*Les formats 84 pages et 20 pages ont des contenus différents.

Nom _____

Organisme ou société _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

Date de naissance (JJ/MM/AAAA) _____

Signature _____ (obligatoire)

Date (JJ/MM/AAAA) _____ (obligatoire)

Commentaires: _____

Le Verbe

1073, boul. René-Lévesque Ouest, Québec (QC) G1S 4R5
Tél.: 418 908-3438 • www.le-verbe.com



Pet-de-sœur

L'élégant «pet-de-sœur» est un succulent beignet fait à partir, habituellement, de surplus de pâte à tarte qu'on laisse tomber dans l'huile chaude. Nos grands-mères en faisaient pour être certaines de ne rien gaspiller.

Mais pourquoi diable les appelle-t-on des «pets-de-sœur»? La légende raconte qu'une religieuse vivant à l'abbaye de Marmoutier (près de Tours, en France), a laissé s'échapper un pet dans la cuisine alors qu'on préparait un festin. Les autres religieuses, en pouffant de rire, auraient laissé tomber une cuillerée de pâte à choux dans un récipient d'huile chaude. Ainsi est né le «pet-de-sœur»!

Chez nos cousins, il est aussi appelé «beignet de vent» ou «sourir de nonne». Ici, certains l'ont baptisé poétiquement «brise monastique».

Il ne faut surtout pas confondre le «pet-de-sœur» et les «grands-pères dans le sirop»! Certains se méprennent. Le grand-père n'est pas de la pâte à choux ni de la pâte à tarte, mais bien de la farine et du sucre. Ses origines sont toutefois aussi cocasses que celles des pets-de-sœur. On prétend qu'ils doivent leur nom au fait que nos grands-papas pouvaient facilement les manger, même s'ils n'avaient plus de dents. On dit aussi qu'on donnait aux grands-pères la tâche facile de brasser le sirop d'érable dans le chaudron.

Quoi qu'il en soit, pets-de-sœur ou grands-pères dans le sirop, c'est divinement bon!

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com



Christian Rodembourg, msa

Il commence sa quatrième année comme curé de la cocathédrale Saint-Antoine-de-Padoue de Longueuil, alors qu'il était curé depuis deux ans de l'Unité pastorale du Vieux-Longueuil.

Né à Bruxelles, mais Québécois depuis 26 ans, il fait partie des Missionnaires des Saints Apôtres, une communauté fondée par le père Eusèbe Ménard (un Beauceron!), de la grande famille franciscaine.

Bien implanté dans cette unité pastorale de toutes les cultures et de toutes les générations, le curé Rodembourg aime dire que, comme saint François d'Assise et comme son fondateur, il collabore ardemment avec les chrétiens de son temps. En effet, une équipe impressionnante de bénévoles travaille à ses côtés.

En 2014, il a tout mis en œuvre pour réaménager le musée de la cocathédrale (ouvert depuis le 29 juin 2016). Cet ambitieux projet est né de la volonté de faire connaître la cocathédrale sous un jour nouveau: «Nous tenions à ce que le musée poursuive la mission qu'il s'est donnée en 1998: protéger et valoriser le savoir-faire de nos ancêtres», dit-il.

Le nouvel aménagement expose des objets historiques, artistiques et religieux, témoins de la vie paroissiale longueuilloise sur 300 ans. La crypte recèle une chapelle sépulcrale de la famille Le Moyne et une croix normande datant du 15^e siècle, offerte par la ville de Dieppe à celle de Longueuil.

www.cocathedrale.ca
514 458-3932
<http://msagen.org/fr/>



Le sanctuaire NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR

Le sanctuaire de Notre-Dame du Sacré-Cœur, situé en retrait de la rue Sainte-Ursule dans le Vieux-Québec, est l'œuvre des Missionnaires du Sacré-Cœur. Construit en 1909-1910 sous la direction de l'architecte François-Xavier Berlinguet (1830-1916), il est béni le 31 mai 1910 par M^{gr} Louis-Nazaire Bégin (1840-1925), alors archevêque de Québec.

Le bâtiment de style néogothique, plutôt rare pour les églises et chapelles du Canada français, constitue une réplique de la chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Issoudun, en France.

À l'intérieur, le regard est vite attiré par les murs recouverts de plaques de marbre qui tapissent entièrement la nef, une ornementation impressionnante de 930 exvotos en témoignage de faveurs obtenues. De plus, la richesse du coloris des vitraux, œuvre d'Henri Perdriaux (1877-1950), donne à l'endroit une lumière ambiante apaisante.

On retrouvait, attenante au sanctuaire, une chapelle de la réconciliation, communément appelée la chapelle des lampes, car des lampions y brulaient en permanence devant la statue de la Vierge. Construite en 1958, cette chapelle abritait les confessionnaux. Un prêtre était de garde chaque jour pour venir en aide aux fidèles. On y retrouvait même un bouton d'appel permettant de joindre en tout temps un confesseur, ce qui a valu aux missionnaires le surnom de «Pères à la sonnette».

Les Missionnaires du Sacré-Cœur ont quitté le Vieux-Québec l'été dernier, à la suite de la vente de leurs propriétés à un promoteur immobilier. Leur résidence fera place à des appartements de luxe, mais le promoteur a soutenu que le sanctuaire demeurerait intact. ■

Pour aller plus loin :

D'autres photos du sanctuaire sur notre site Internet : www.le-verbe.com/enimages/exvotos/

Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

VASES D'ARGILE EN 3D



Illustration : Marie-Hélène Bochud, d'après une célèbre photo de Mark Zuckerberg, PDG et fondateur de Facebook, qui déambule parmi des congressistes testant des lunettes de «réalité virtuelle».

«Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort» (2 Co 12,10).

Ce paradoxe est au centre de notre existence et de notre foi chrétienne. Que la fragilité puisse porter un trésor (voir 2 Co 4,7) et, réciproquement, que la grandeur et la force s'accomplissent dans l'abaissement, c'est un scandale pour notre nature inculte.

Celle-ci tente de s'insurger contre cette prétendue aberration : assumer le monde tel qu'il est, pas question ! Nous désirons à tout prix posséder, dominer, contrôler le réel : ce sont toutes des actions qui, d'ailleurs, révèlent une certaine conception de la puissance.

La réalité est-elle moche à ce point, pour que nous voulions la dépasser, voire l'augmenter ?

La vie en simulateur

C'est là, selon notre équipe de rédaction, que se joue tout le combat de l'humanité pour le bonheur (ou le malheur).

C'est le trisomique contre le barbare ; le cyborg contre la personne handicapée ; la chair contre l'idéologie ; la réalité contre la virtualité. Non pas qu'il faille récuser d'un seul coup les bienfaits de la technique et de la science, mais plutôt tenter d'en discerner les possibles écueils.

Pour amorcer cette entreprise, notre journaliste **Sarah-Christine Bourihane** s'est équipée de la réflexion de Jean-Michel Besnier («Ennuyante immortalité», p. 12). Ce prof de la Sorbonne nous

entretient sur le transhumanisme, ce mouvement qui veut faire de l'humain une autre espèce.

Ensuite, nous quittons le 5^e arrondissement de Paris pour le 4^e de Québec : direction Charlesbourg, où nous rencontrons Roselyne Chevrette («Des poèmes et des perles», p. 16), que l'on peut voir sur la couverture de la revue.

Valérie Roberge-Dion, accompagnée par la lentille de Marion Desjardins, nous livre un portrait fort inspirant de cette trisomique assumée, porteuse d'une joie et d'une énergie débordantes. De plus, elle nous présente un petit florilège de ses poèmes.

Connexion au réel

Toujours dans le souci de clamer la valeur inestimable de nos frères et sœurs trisomiques, notre rédacteur en chef **Antoine Malenfant** nous propose un essai (p. 24) en guise de réponse à la brutalité d'un monde focalisé sur la production. Une réflexion sur le statut social de ces «saints innocents» modernes.

Finalement, avant de mettre le dossier *game over* avec **Catherine Mongenais** et son texte cyberpopulaire «La dignité de Cyrano» (p. 36), il est possible de se connecter à l'esprit d'un grand maître, C. S. Lewis (p. 30). Avec ces quelques extraits de *L'abolition de l'homme*, soigneusement sélectionnés par **Sylvain Aubé**, nous sommes à même d'approfondir notre pensée sur la nature humaine.

Bon automne et bonne lecture ! ■

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

ENNUYANTE IMMORTALITÉ

Discussion avec Jean-Michel Besnier sur le transhumanisme

Philosophe enseignant à l'Université de Paris-Sorbonne, Jean-Michel Besnier siège aussi au directoire du Mouvement universel de responsabilité scientifique (MURS). En 2009, il a publié le livre *Demain les posthumains*, dans lequel il déploie sa réflexion sur l'avenir de l'humanité. Sarah-Christine Bourihane est allée l'interroger pour nous sur la question du transhumanisme, un phénomène bien en vogue.



Illustration : Judith Renaud

Qu'est-ce que le transhumanisme ?

En deux mots, le transhumanisme désigne un certain nombre de mouvements d'opinions qui réunissent des gens ayant en commun de considérer que les sciences et les technologies sont aujourd'hui capables de réaliser toutes les aspirations de l'espèce humaine.

Ces mouvements à l'ambition vertigineuse veulent appuyer, partout où c'est possible, les innovations technologiques et jouer sur l'opinion publique pour faire en sorte qu'on laisse libre cours à celles-ci. C'est pour ça que ces mouvements se sont d'abord réunis autour de laboratoires de hautes technologies, comme la Silicon Valley, et dans d'autres pays, toujours autour de technopôles et de foyers particulièrement actifs sur le front de l'innovation.

Est-ce que le but du transhumanisme peut se résumer à l'utilisation de la technique en vue de l'amélioration du corps humain ? Ou bien est-ce plus englobant que cela ?

Évidemment, les questions de la transformation du corps font partie de ces mouvements.

On peut considérer, par exemple, que ce qui nous pèse, c'est d'avoir un corps qui souffre, qui vit, qui meurt. Si les sciences et les technologies peuvent réaliser l'aspiration de l'espèce humaine, elles pourraient nous débarrasser de la souffrance grâce aux neurosciences par exemple, du vieillissement grâce à la nanomédecine, de la maladie et puis de la mort grâce au téléchargement du cerveau sur des puces de silicium, ou grâce à la maîtrise de la duplication cellulaire, ou encore grâce aux cellules souches.

Est-ce possible d'appréhender positivement les idées que véhiculent les transhumanistes, ou représentent-elles une menace pour le genre humain ?

Je dirais d'abord que les transhumanistes ne sont pas forcément des progressistes. Du moins, pas comme on l'entend généralement, c'est-à-dire pour le progrès et l'amélioration continue de l'homme. Il y en a certains, mais les plus redoutables veulent la rupture. Ils disent que l'humanité a fait son temps.

Les transhumanistes radicaux sont des post-humanistes. Pour eux, l'humanité est arrivée au bout de ce qu'elle pouvait faire, et l'heure pourrait être venue de passer à autre chose. C'est une distinction qu'on peut faire.

Sous la plume des transhumanistes, il y a donc plutôt un discours de la renaissance que du progrès. Il faut prendre cette distinction au sérieux. Tous les transhumanistes avancent qu'on est à la veille d'une rupture qui pourrait faire advenir « l'autre de l'humain », un posthumain, une nouvelle espèce, un successeur.

À quoi ressemblerait cet « autre » humain ?

On ne sait pas, puisqu'il s'agit d'un phénomène émergent. C'est pourquoi il y a quelque chose de presque mystique aussi dans ce discours. Comme dans l'évolution biologique naturelle, vous avez des variations dans l'environnement. Ces variations se répandent, font des mutations et font advenir de nouvelles espèces.

Aujourd'hui, nous sommes en train de transformer notre environnement grâce aux technologies, et de ces transformations pourrait surgir une autre espèce. Donc, ce qui réunit beaucoup de transhumanistes radicaux, c'est une sorte de mésestime pour l'humain. L'humain n'est pas enviable, car il naît, souffre, vieillit, meurt, etc. Ces transhumanistes souhaiteraient voir les technologies augmenter l'homme, le modifier, lui apporter des dispositions qu'il n'avait pas naturellement.

Dans cette augmentation, il y a déjà une rupture. Nous qui portons des lunettes, nous ne sommes pas augmentés, mais réparés. Opérer les yeux au laser pour enlever la myopie, c'est encore de la réparation. Par contre, manipuler le système optique pour voir la nuit nous augmenterait.

Croyez-vous que le transhumanisme a maintenant rejoint la science-fiction ? Faut-il déjà prendre cette situation au sérieux ?

Il y a un certain nombre d'indices qui donnent à penser que la science-fiction n'est plus seulement littéraire, mais de plus en plus dans les programmes de recherche scientifique. Prenons un exemple : il y a quatre ou cinq ans, on a découvert le moyen de faire régresser des cellules somatiques en cellules souches embryonnaires.

Ainsi, l'idée de pouvoir créer des organes artificiels qui remplaceront nos organes vieillissants ou abîmés n'est plus du tout folle. Ce n'est pas de la science-fiction. Maintenant, grâce à certaines cellules souches, on peut très bien imaginer rendre quasi immortels

Nous qui portons des lunettes, nous ne sommes pas augmentés, mais réparés. Par contre, manipuler le système optique pour voir la nuit nous augmenterait.

les individus, puisqu'on leur remplacerait les organes au fur et à mesure de leur usure.

Ça, c'est une idée qui a été développée chez l'auteur de science-fiction Isaac Asimov ou chez d'autres, mais qui devient désormais réelle, tangible.

La philosophie peut-elle nous aider à montrer les limites logiques au transhumanisme ?

On peut essayer de montrer que les spéculations des transhumanistes sont déraisonnables, voire irrationnelles et nocives. On peut le montrer sur un plan presque scientifique en se basant sur les sciences cognitives, en disant que l'idée de modéliser ou de simuler un cerveau pour en faire un logiciel ne reproduira pas forcément la conscience. On peut aussi avancer l'argument que la conscience et le cerveau ne sont pas la même chose.

Sur un terrain biologique, on pourrait penser qu'un cerveau, coupé de son environnement, va mourir. En tous cas, il ne restera pas identique à lui-même, de telle sorte que le contenu de la conscience ne demeurera pas dans un cerveau qui serait mis dans un bocal, une base de données ou autre.

D'un point de vue philosophique et métaphysique, vouloir tuer la mort, c'est vouloir tuer la vie. La vie et la mort sont solidaires : paradoxalement, la mort donne un sens à la vie. Tout ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité, tout le symbolique, la culture, les religions tiennent au fait que nous sommes des êtres mortels. Donc, c'est un projet qui est extrêmement nocif lorsqu'ils s'imaginent que la course à la longévité pourrait être une source d'inspiration pour les humains.

Je suis frappé de voir que les transhumanistes font tous l'impasse sur la composante symbolique qu'il y a dans nos existences. Le langage n'a pas grand sens pour eux, ils préféreraient faire de la télépathie, par exemple.

La perspective de l'immortalité, dans un monde comme le nôtre, n'est-elle pas un peu ennuyante ?

Bien entendu ! Mais on a toujours des parades chez les transhumanistes : le problème de l'ennui, on prétend qu'on le résoudra grâce à des implants intracérébraux qui vous mettront en phase avec le cyberspace.

Je fais assez souvent des conférences sur l'immortalité. Au départ, j'ai des auditeurs qui disent qu'être immortel serait formidable. Après m'avoir entendu et après avoir discuté avec moi, finalement, les gens réalisent que l'immortalité n'est pas forcément souhaitable.

Je leur parle aussi de la solidarité, de la vulnérabilité humaine, des grandes œuvres culturelles axées souvent sur la mort. Et puis, finalement, je leur parle de la vie, de la vie avec intensité, de la souffrance et du plaisir.

Comment l'immortalité se ferait-elle concrètement ? S'agirait-il simplement de remplacer le cœur ? Peut-on tout remplacer ? Quelle est la limite ?

Ça peut être une cyborgisation, c'est-à-dire l'hybridation de l'humain et de la machine. L'immortalité pourrait aussi consister à vivre dans un univers virtuel, la matrice.

Ce qui m'a toujours intéressé dans les questions du transhumanisme, ce n'est pas tellement de savoir

si on peut faire ce qu'on dit, mais plutôt : comment peut-on se mettre dans l'esprit de vouloir faire ce genre de choses ? Dans quel état psychologique faut-il être pour vouloir fusionner avec des machines ? D'où vient que l'on puisse fuir ce que l'on est en tant qu'être humain ?

Si vous êtes immortel, serez-vous encore sensible au rire d'un enfant, au retour du printemps, à ces petits moments extrêmement réconfortants et exaltants ?

Quels sont les fondements spirituels ou religieux de cette idéologie ?

Quand ils ont besoin de recourir à des ascendances spirituelles ou spiritualistes, les transhumanistes vont chercher du côté de la gnose. C'est un mouvement né dans la haute antiquité égyptienne qui s'est développé sur la base de la philosophie hermétique, c'est-à-dire la philosophie de Hermès. Elle s'est beaucoup répandue au cours du Moyen Âge, puis a été considérée comme une hérésie.

Les gnostiques ont tous la même histoire : Dieu n'a pas réussi à aller au bout de la création, il est resté en plan parce qu'il a été victime de forces maléfiques qui ont parasité l'acte de la création, et c'est pour cela que le mal a triomphé ou, à tout le moins, que le mal s'est répandu.

Les gnostiques disent que, grâce à la connaissance (*gnosis*, en grec), on doit pouvoir remédier au mal. Si l'on arrive à triompher du mal, on aura débarrassé la création des forces qui ont freiné son aboutissement. Selon eux, on doit pouvoir, toujours grâce à la connaissance – notamment par la science –, lutter contre le mal, pousser la création à son terme, supprimer la mort (puisque la mort fait partie du mal).

Peut-on dire que c'est un eugénisme moderne ?

Oui, c'est très clair, et cet eugénisme [NDLR : sélection des êtres humains en vue d'améliorer l'espèce] est complètement assumé. Le philosophe Jürgen Habermas parle de l'eugénisme libéral. Selon lui, il s'agit d'un eugénisme qui est offert à la consommation. À partir du moment où l'on peut consommer des biotechnologies, des nanotechnologies, des systèmes d'informations ou des neurosciences, eh bien ! rien ne peut plus nous en empêcher. Et pourquoi les transhumanistes vont-ils en ce sens ? Pour transformer l'humain, pour le remodeler.

En général, ça n'émeut pas beaucoup les transhumanistes quand on leur dit que le projet va créer une humanité à deux vitesses. On n'est pas dans un projet politique collectif, mais dans un projet typiquement individualiste.

Je me souviens de la réponse qu'avait faite Vita More, une transhumaniste très connue, lorsqu'on lui avait posé cette question de l'humanité à deux vitesses. Elle avait répondu ceci : « Mais quand vous montez dans un avion, on vous dit qu'il peut y avoir de la dépressurisation et que les masques vont tomber, on vous dit de commencer par vous mettre le masque à vous-même et ensuite à vos enfants, mais c'est d'abord vous. »

On est un peu dans cette situation : si on veut se sauver, il faut d'abord s'occuper de soi et après, éventuellement, des autres. C'est un projet ultralibéral et cynique.

Au nom de quel principe éthique jugez-vous ces questions ?

Personnellement, je ne suis pas porté sur l'écologie. Il n'y a pas de sacralisation de la nature chez moi.

Or, je suis de plus en plus convaincu qu'il faut réconcilier les hommes avec eux-mêmes. Il faut trouver le moyen pour que l'homme parvienne à se re-aimer, à ne pas se fuir dans les machines, dans les animaux, etc. Se re-aimer dans sa spécificité.

Donc, je suis très humaniste en ce sens-là et je suis convaincu qu'aujourd'hui ce re-amour de l'homme pour lui-même passe par une réhabilitation de la fragilité, de la vulnérabilité.

C'est peut-être parce que je vieillis, mais je suis de plus en plus attendri par les vieillards comme par les enfants, qui sont, chacun à leur manière, des êtres fragiles. Et je pense qu'on a des leçons à apprendre d'eux.

Évidemment, tous les vieillards ne sont pas dans la déchéance. Mais on doit accepter que la fragilité caractérise l'humain, tout simplement. Il faut passer à une éthique de la vulnérabilité. ■

Sarah-Christine Bourihane : D'abord embauchée (bénévolement !) à titre de stagiaire en journalisme, pour le plus grand bonheur du rédacteur en chef, Sarah-Christine rédige désormais plusieurs chroniques et travaille comme pigiste pour divers médias chrétiens québécois.



Texte : Valérie Roberge-Dion
 Photos : Marion Desjardins
redaction@le-verbe.com

DES POÈMES ET DES PERLES

À la rencontre de Roselyne Chevrette

Roselyne ouvre une petite boîte intrigante. Franchement émue, elle y découvre un bracelet précieux, orné d'une ballerine en argent. Une carte accompagne le cadeau, un florilège de mots remplis d'amour. La scène se déroule dans un lieu inusité : au gym ! Toute l'équipe du centre de mise en forme Profil, à Québec, a offert un présent à leur membre la plus spéciale. Spéciale parce que trisomique. Spéciale parce que rayonnante.

Roselyne Chevette est épanouie, attentionnée, généreuse. Sa présence, tout en simplicité, a un impact lumineux dans les milieux qu'elle fréquente, notamment au centre où elle s'entraîne.

Comment explique-t-elle ce phénomène ? « Je crois que je surprends les gens... Je vais vers eux, je leur dis souvent que je les apprécie, je les encourage, ils aiment que je leur offre des cartes. Ce n'est pas habituel dans un endroit comme ça. Il y a un attachement réel qui s'est produit. »

Intégration plus que réussie pour cette femme de 38 ans qui vit avec une déficience intellectuelle. Le rêve de sa mère s'est réalisé, évoque Roselyne : « Maman a voulu me stimuler au maximum, pour que je développe mon plein potentiel. Pas de demi-mesure. Elle m'a même fait subir, à l'âge de cinq ans, une opération pour que je puisse mieux parler. »

Des années d'orthophonie ont suivi, de même que l'école, sans oublier les innombrables cours de danse ! « J'étais hyperélastique, ça a donné l'idée à ma mère de m'inscrire à des ateliers de danse dès que j'ai eu trois ans », se remémore-t-elle, enthousiaste.

Ces années-ci, elle développe sa passion pour la poésie : « Écrire des poèmes me permet de m'exprimer. Il y a un déclencheur, une chute, un arbre... Je gribouille, et ça part ! Ce qui est nouveau pour moi, c'est que j'ai commencé à écrire au "je". Avant, je parlais toujours des autres dans mes textes. C'est toute une étape de vie... »

Elle vient tout juste de publier son quatrième recueil, *Portraits. Au fil des voyages*. La jeune créatrice fréquente l'organisme Entracte, qui offre un milieu artistique aux personnes ayant une déficience intellectuelle.

L'amour inconditionnel

Le parcours de Roselyne, marqué par la persévérance et la joie de vivre, l'a menée de London en Ontario à Aylmer au Québec, puis à Joliette. Elle y est demeurée durant toute sa scolarité avec ses parents et sa sœur Anne-Hélène. Les deux filles ont créé une chimie peu banale, au fil des péripéties vécues ensemble.

Roselyne se rappelle un moment charnière : « Ma sœur, c'est elle

qui m'a expliqué pourquoi j'étais différente des autres, pourquoi je suis comme ça, moi. Je comprenais enfin pourquoi le monde riait de moi et avait des mots blessants. »

L'amour inconditionnel et la confiance réciproque ont fleuri, et aujourd'hui, c'est Anne-Hélène qui est la tutrice de sa protégée.

La complicité quasi fusionnelle entre les sœurs a ouvert la porte à un projet particulier, à l'âge adulte. L'aînée, devenue mère, a suivi une intuition qui l'habitait : acheter une maison trop grande ! À Québec, elle a rassemblé trois générations sous le même toit, pour créer un harmonieux milieu de vie, « un beau rêve de collaboration, avec beaucoup d'entraide ». Il y a un étage pour les grands-parents, un autre pour la famille d'Anne-Hélène et un petit loft pour Roselyne.

Cette cohabitation particulière ouvre la porte à de nouvelles expériences. « Depuis que mon neveu Francis est né, je peux jouer un vrai rôle de tante, raconte Roselyne. Quand il était bébé, je me rappelle que je le prenais sur moi dans une écharpe kangourou et on dansait ensemble.



Maintenant, il a huit ans, je lui ai appris plein de choses. Moi, je ne pourrai pas avoir d'enfants; je suis heureuse d'avoir une relation spéciale avec mon neveu.»

L'autonomie de Roselyne s'est développée peu à peu, favorisée par la proximité de son entourage. Cette débrouillardise se manifeste notamment dans son aisance à prendre l'autobus pour vaquer à ses occupations. Prendre un bon lunch au Café Castello de la 1^{re} Avenue, à Limoilou, en compagnie de son complice Francis, par exemple. «Ça fait huit ans qu'on est amoureux, il est extraordinaire. C'est un cœur en or, il est gentil, respectueux, attentionné, il prend soin de moi... Je l'aime tellement!» s'exclame-t-elle, les yeux pétillants. Qui se ressemble s'assemble?

La duchesse de Charlesbourg

Le quotidien de Roselyne est aussi ponctué par du bénévolat, beaucoup de bénévolat... L'apport de Roselyne à sa communauté est indéniable. À la paroisse Saint-Rodrigue de Charlesbourg, d'une part. «Je suis lectrice à la messe et je donne la communion... La foi est très importante dans ma vie. Peu importe où je vais, je prie. À l'église, ailleurs, je prie partout, en moi.»

Pour cheminer dans sa spiritualité, Roselyne aime participer au groupe de partage Foi et lumière, qui implique des personnes ayant une déficience intellectuelle. «La foi me vient de mon grand-père irlandais, qui était très croyant»,

confie la passionnée. Son père a été prêtre, aussi, avant de fonder son foyer.

De cet héritage catholique infusé dans la famille découle un art de vivre savoureux: «La spiritualité, ça change bien des choses chez nous. Elle peut prendre toutes sortes de formes, comme la musique. Elle se traduit par de vrais gestes. Quand ma sœur prend du temps pour m'accompagner quelque part, c'est normal pour moi de monter lui plier une brassée de linge...»

De *vrais gestes*? Roselyne rend de nombreux services à sa tutrice, directrice de l'école de violon Anne-Hélène Chevrette: photocopies, travail sur ordinateur, rangement des locaux, présentation des numéros lors des concerts,

accueil du public. Cette façon de collaborer est en soi un message... En effet, une mission spéciale anime les deux complices: sensibiliser la population à l'intégration des gens différents.

Sa participation à l'édition 2016 de la décapante *Revengeance des duchesses* a été remarquée. Depuis 2010, pendant les deux semaines du Carnaval de Québec, la parole est donnée à des femmes de tous âges, prêtes à sillonner leur quartier pour en faire connaître les trésors. Un projet brodé par l'amitié, l'expression, la créativité, l'authenticité.

Pour la première participante trisomique de l'évènement, l'expérience a été exigeante, mais motivante: «C'était enrichissant pour moi de connaître d'autres



« Ma sœur, c'est elle qui m'a expliqué pourquoi j'étais différente des autres, pourquoi je suis comme ça, moi. »

gens. Il y avait une belle complicité. Mon activité préférée a été la tournée des bars avec les autres duchesses. Vraiment, c'était super ! »

La représentante officielle du « duché » de Charlesbourg a profité de cette tribune haute en couleur pour donner de la visibilité à des commerces, des organismes, des écoles qui sont à ses yeux des champions de l'accueil des personnes vivant avec des limitations. C'est ainsi que son blogue s'est retrouvé truffé d'articles, de poèmes, de réflexions mettant à l'honneur la pharmacie Uniprix du coin, la Maison du Renouveau, le Centre du Rembourseur, le studio Danse Attitude...

Une culture à transformer

Roselyne prend le micro chaque fois qu'elle le peut, quand il est question de promouvoir la cause qui lui tient à cœur.

L'étonnante femme est devenue porte-parole de l'Association pour l'intégration sociale de la région de Québec (AISQ). Un rôle qui la garde occupée ! « J'ai fait des apparitions à la télévision, passé

des entrevues... J'ai donné des témoignages pour l'organisme de financement Centraide. J'ai aussi sensibilisé les élèves du secondaire à la différence, avec le programme pilote *Visite d'un autre monde*. »

Elle lutte contre les préjugés et la méconnaissance, expliquant inlassablement l'apport des gens différents : « Par la nature même de ce qu'elles sont, les personnes vivant avec une déficience intellectuelle sont importantes dans la société. Leur limitation fait en sorte qu'elles sont proches des vraies valeurs humaines qui rendent heureux. La simplicité, la spontanéité, l'intégrité, l'humilité, la joie de vivre, le courage, la persévérance, l'amour inconditionnel... Ces personnes vivent de l'essentiel. Leur intégration transforme le sens de l'humanité pour les gens qu'elles côtoient. Elles les invitent à être plus généreux, plus compréhensifs, plus patients, plus simples, plus vrais... Elles transforment leur entourage en un monde meilleur... C'est leur mission de vie, et l'une des plus importantes ! »

Roselyne nage à contrecourant. Elle remarque au quotidien la crainte des gens qu'elle croise : « Ils ne savent pas comment

interagir avec nous et se ferment. Nous sommes pourtant des personnes, d'abord et avant tout ! Ils pensent qu'on est des enfants, mais non, on grandit nous aussi, on fait notre vie comme tout le monde. Je connais les besoins de ces personnes, et certaines n'ont pas accès à des activités passionnantes, à une bonne alimentation, elles n'ont rien pour être fières d'elles et contribuer dans leur milieu. C'est très difficile de trouver des tâches, un travail dans une culture qui met tellement l'accent sur la performance. »

Elle aimerait contribuer à faire changer les mentalités, pour qu'on reconnaisse la force des gens qui ont une déficience intellectuelle.

Accueillir des petits trésors

Son plaidoyer résonne avec insistance dans le contexte où le dépistage de la trisomie 21 durant la grossesse est devenu la norme. Roselyne a été invitée à prendre la parole à ce sujet à l'Assemblée nationale, comme porte-parole de l'AISQ. Elle y a dénoncé un manque d'accompagnement et d'information pour les futurs parents.



Quand le risque de mettre au monde un enfant trisomique est accru, l'incitation à interrompre la grossesse va souvent de soi, ne serait-ce qu'implicitement: «Les médecins sont humains, ils peuvent apporter des préjugés. C'est sûr que, s'ils donnent juste les pires exemples, ceux qui font peur, les parents ne peuvent pas deviner qu'on peut avoir une belle vie. Je veux sensibiliser à cette réalité. S'il y avait des dépliants positifs dans les présentoirs des hôpitaux, ça aiderait.»

L'infatigable porte-parole rappelle que l'amniocentèse, l'intervention qui sert à préciser davantage les probabilités de déficience, n'est pas sans risque. Et finalement, «les statistiques, les chiffres, ça fait peur et ce n'est pas mignon, pas attachant, pas surprenant. Moi, j'ai été chanceuse. Maman a décidé de me

garder. Elle me trouvait jolie...», témoigne-t-elle, reconnaissante.

Elle rêve donc que plus de parents se lancent dans l'aventure et apprivoisent la différence.

Pour l'entourage de Roselyne, la clé a toujours résidé dans le fait de se créer un réseau de soutien, branché sur les ressources disponibles. Sa sœur confirme que «ce n'est pas lourd pour un grand groupe de soutenir une ou deux personnes qui ont des besoins spéciaux!» L'exemple des groupes de parrainage qui se sont formés pour accueillir des familles de réfugiés syriens sourit aux deux sœurs: «C'est ça qui a besoin d'exister, pour soutenir les personnes qui ont une déficience!»

Et finalement, il ne reste qu'à oser... «Laissons les gens faire

leur expérience, propose Roselyne avec simplicité. Un enfant différent, ce n'est pas un fardeau. C'est un petit qui a beaucoup d'amour à donner, qui a besoin d'être en contact avec les autres.»

Elle ajoute en chuchotant: «On est comme des perles. Des petites perles...» ■

Pour aller plus loin

On peut obtenir les quatre recueils de poésie de Roselyne Chevette par courriel: roselyne.chevette@gmail.com.

Valérie-Roberge Dion est l'heureuse maman de deux bambins. Elle partage son temps entre la maisonnée et son travail de consultante en communication, journaliste et chroniqueuse. Formée en journalisme et en théologie, elle oriente principalement son engagement au service des milieux communautaires ou ecclésiaux.

Vivre

Vivre avec une différence,
c'est faire visiter un autre monde,
un avenir qui nous appartient
auquel on pense avec espoir
sans attendre demain.

Côtoyer la déficience,
c'est découvrir une réalité
où il y a tant de choses à apprendre,
pour réussir à nous aborder.

Lorsqu'on se sent fragile,
il faut beaucoup de courage
pour vivre, pour survivre
avec l'étiquette d'une image.

Nous ne l'avons pas choisie
Mais il reste...

La vie

Donnons-nous la peine de faire des efforts
Car il reste à déterrer beaucoup de trésors.

Extrait tiré du recueil *Nos fichus rouges.*
Au fil des différences, de Roselyne Chevette

Naitre

Pour les personnes trisomiques,
Combat d'une place dans la société
Difficile intégration des chemins
Regards des gens qui pointent du doigt
Richesse de la différence qui devrait être un droit
Pourquoi ne pas prendre le temps d'aller leur tendre la main
C'est si dommage qu'on leur enlève leur dignité
Pourquoi faut-il les éliminer?

Extrait tiré du recueil *Balade vers l'enfance. Au fil des générations*,
de Roselyne Chevette

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

La fratrie disparue

DE L'ENFANT PARFAIT

Chaque époque a ses innocents.
Chaque portion de l'histoire universelle a ses perdants
inoffensifs, ses sacrifiés sur l'autel de l'un ou l'autre des faux
dieux qui se succèdent dans le temps et dans l'espace.

Sous pharaon, une myriade de bambins paient, dans leur chair, le prix élevé de la consolidation du pouvoir égyptien. Pour le tyran, la menace démographique du peuple hébreu appelle une solution aussi radicale que cruelle.

Moïse, sauvé des eaux bien avant la traversée de la mer Rouge, préfiguration de la *pessah*, qui est elle-même préfiguration du baptême, est l'unique rescapé d'une génération immolée.

Sous Hérode, les nourrissons de Bethléem paient de leur sang le prix élevé d'être nés dans la cohorte du Messie. Pour le roi paranoïaque, la menace d'un éventuel Roi des rois justifiait de s'agenouiller devant le prince de ce monde en commettant le massacre des saints innocents.

Leur sang, comme le rappelle Charles Péguy en citant l'Apocalypse, est la fleur des martyrs, les prémices de l'Agneau. En participant jusqu'au bout au mystère de l'Incarnation, leur vie dérobée annonçait déjà la Rédemption.

Au 21^e siècle, la purification de l'espèce se fait d'une manière – en apparence – plus douce. La purge ne

se fait pas sous le dictat d'un tyran ou comme une vengeance politique.

C'est beaucoup plus subtil que cela.

Le fortuit

De manière générale, ce qui nous arrive de meilleur dans la vie n'est pas planifié.

Faites l'inventaire.

Et les enfants? Malgré des décennies d'avancées biotechnologiques, de procréation sans relations sexuelles et de relations sexuelles sans procréation, près de la moitié des Canadiens conçus en ce troisième millénaire ont déjoué les plans de leurs ascendants¹.

Quand on en veut un aujourd'hui, il arrive demain.
Quand on en veut un demain, il arrive aujourd'hui.
Et parfois, quand on n'en veut pas...

1. Quarante-deux pour cent des enfants (nés et non nés) n'arrivent pas au moment souhaité. Enquête sur l'expérience de la maternité (Agence de la santé publique du Canada, 2009).



Peinture : Détail de *La Vierge à l'enfant entourée des saints innocents* de Pierre Paul Rubens. Musée du Louvre.

Même l'enfant planifié, parfaitement programmé, conçu dans le plus calculé des désirs, dans la plus pure des éprouvettes, finit par déjouer nos plans. Rarement il naît le jour prévu. Encore plus rarement, il sourira au moment attendu. Jamais il ne comblera la soif d'éternité que nous pensions tarir en le projetant.

L'enfant naissant – appelons-le comme ça – a donc, par cette imprévisibilité, par sa simple et humble apparition au monde, le pouvoir de faire un pied de nez à la froide logique calculatrice si caractéristique de notre époque.

À plus forte raison, l'arrivée au monde d'un enfant trisomique, plus encore qu'une subversion à l'égard du

productivisme ambiant, doit être considérée comme une occasion de salut pour l'humanité tout entière.

Soft-eugénisme²

En mai, Radio-Canada présentait un reportage³ qui a retenu mon attention. Grosso modo, on y présentait des parents qui, malgré un dépistage prénatal positif au cours duquel on avait trouvé une trisomie 21 à leur enfant, ont poursuivi la grossesse.

2. Texte repris et modifié à partir du billet de blogue « Le soft-eugénisme (un peu) démasqué », sur www.le-verbe.com/societe/le-soft-eugenisme-demasque/.
3. Reportage de Tamara Alteresco. Disponible sur ici.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2016/05/30/003-depistage-trisomie-21-choix.shtml.

Légalement parlant, le fœtus n'a aucun droit. Sociologiquement, c'est plus compliqué.

L'eugénisme, étymologiquement, c'est la «bonne naissance». C'est, pour le dire vite, l'ensemble des méthodes ou des pratiques qui interviennent pour améliorer le patrimoine génétique de l'espèce humaine, en vue d'un idéal... celui d'un homme nouveau.

Dans ce troublant reportage, on rapportait que, «si 90 % d'entre eux optent pour l'avortement, ceux qui choisissent de poursuivre la grossesse dénoncent le manque de soutien et les préjugés au sein du système de santé».

Ce que Jürgen Habermas appelait l'eugénisme libéral, et que nous appelons le *soft*-eugénisme, est en fait la rencontre de trois volontés, plus ou moins implicites ou avouées :

1. La volonté des parents d'avoir des enfants de qualité, que leur enfant puisse être un prolongement de leur être, se réaliser et les réaliser aussi...
2. La volonté de l'État d'avoir des citoyens «de qualité» (lire des travailleurs et des contribuables).
3. La volonté de l'industrie biomédicale de satisfaire sa soif infinie de profit en diffusant le paradigme de «gestion du risque». Cette industrie joue au pompier pyromane en propageant la peur d'une main et en vendant l'antidote de l'autre (multiplication des tests).

C'est *soft* dans la mesure où c'est caché, subtil, plein de bons sentiments, et où aucune loi n'est violée, puisque le fœtus, au Canada, n'est pas une personne tant que son petit orteil n'est pas sorti du ventre de sa mère.

Mais parfois, aussi, ce n'est pas si *soft* :

«Encore aujourd'hui, Marc [un père, dans le reportage] a les larmes aux yeux et la colère dans la voix quand il raconte les semaines qui ont suivi l'annonce du

diagnostic de trisomie 21. [...] Le couple reproche au personnel de la santé d'avoir un parti pris pour l'avortement, dans le cadre d'un programme public qui se doit de bien informer les parents en toute neutralité.»

L'inconfortable statut du fœtus

Légalement parlant, le fœtus n'a aucun droit. Sociologiquement, c'est plus compliqué. Le fœtus inscrit dans la chair obtient une reconnaissance à partir du moment où il est confirmé par la parole (donner un nom, en parler à ses proches, etc.)⁴.

À la différence d'un avortement «normal», l'arrêt de grossesse à la suite d'un dépistage prénatal (DPN) est plus complexe : le fœtus a déjà été confirmé par la parole. Dire que le deuil de l'enfant attendu est amplifié relève de l'euphémisme.

Mais c'est loin d'être le seul questionnement éthique soulevé par cette pratique.

Le prix de ces sélections parmi les candidats à l'humanité socialement reconnue est payé par les perdants de cette loterie génétique : les embryons et les fœtus éliminés, congelés, oubliés par dizaines de milliers...

On nous dit qu'il serait «irresponsable⁵» de mettre au monde un enfant dont la qualité de vie serait compromise par une trisomie. Or, nous savons que la «qualité de vie» est un concept absolument malléable selon les modes du moment. Dans une société de consommation comme la nôtre, le critère principal de cette «qualité de vie» est, ultimement, d'avoir une vie «productive».

4. Pour aller plus loin, voir *La condition fœtale*, de Luc Boltanski (2004).

5. Lire la section «Commentaires» sous l'article de Radio-Canada mentionné plus haut.

Accueillir un don ou réclamer un objet

Enfin, nous percevons, de manière assez diffuse dans la société de consommation, un grand vide et un silence quand vient le temps de tenter de trouver un sens à la souffrance.

Bien sûr, apprendre que son enfant sera (probablement) trisomique doit être une souffrance pour un couple. Mais un enfant (trisomique ou pas) est aussi un don. Pas un produit. Et un cadeau, ça ne se choisit pas, ça se reçoit, humblement. C'est ce que les parents d'enfants trisomiques ont fait.

Pour les autres, refuser d'entrer dans cette souffrance, de porter cette croix, c'est – tout le paradoxe est là – doublement problématique. D'une part, éliminer un enfant à naître engendre d'autres souffrances dont le personnel de santé ne parlera que très peu (ou pas du tout). D'autre part, ne pas entrer dans cette tragédie de l'accueil d'un enfant spécialement «demandant», c'est se priver de la joie dont peuvent témoigner tous les parents qui se donnent.

Il devient alors crucial de témoigner de cette espérance, de laisser un espace pour que la parole soit libérée sur ce drame... si beau.

L'enfant – à fortiori l'enfant trisomique – est cet autre, ce tout autre si différent et si semblable à la fois. Il dérange nos plans, bouscule nos certitudes, nous sort de nous-mêmes. Il est aussi la figure du Crucifié, défiguré et vulnérable, victime silencieuse.

Celui qui, comme nul autre, peut nous donner la capacité d'entrer dans le mystère de la croix, c'est le Christ. En ce sens, nous comprenons parfaitement que des parents désespérés souhaitent que cette coupe passe loin d'eux. Nous désirons tous des enfants qui répondent à nos critères de performance.

Nous dénonçons surtout l'État et l'industrie biomédicale qui tirent profit de cette inquiétude pour atteindre leurs objectifs... En se cachant ensuite lâchement derrière le «choix» des parents.

La fratrie disparue

Depuis la légalisation et la banalisation de la possibilité de mettre un terme à une grossesse, et depuis la généralisation des tests de dépistage prénatal, la

poursuite d'une grossesse imprévue ou d'une grossesse menant à la naissance d'un enfant handicapé porte non seulement la marque d'un certain héroïsme, mais aussi la trace d'une bénédiction divine...

À partir du moment où, comme individus et comme société, nous avons cautionné le «contrôle de la qualité des produits de la conception», des centaines d'enfants ne voient pas le jour parce qu'on leur fait grâce d'une vie, semble-t-il, particulièrement souffrante.

Quand on parle aux rescapés du *soft*-eugénisme contemporain, on perçoit certainement les marques d'une vie différente, avec ses lourdeurs et ses complications. Mais pas une vie moins heureuse pour autant. Ni pour les personnes porteuses de la trisomie 21 ni pour leurs proches.

Au Québec, neuf trisomiques sur dix ne verront pas le jour à cause de leur anomalie chromosomique. En France, c'est 9,6 sur 10.

Où est passée la fratrie disparue de l'enfant parfait?

Quelle est notre espérance?

Que ces enfants jamais nés sont aux côtés des saints innocents, qu'ils prient pour leurs assassins; qu'ils prient pour leurs frères et sœurs bisomiques qui ont pu naître; qu'ils intercèdent pour les quelques enfants trisomiques, miraculeusement réchappés; qu'ils prient pour que nos sociétés et nos familles «parfaites» voient naître encore, parfois, des enfants différents.

Pour Jean Vanier, fondateur des communautés de l'Arche, les personnes vulnérables ont un pouvoir secret: «Elles enseignent aux forts à accepter et à intégrer la faiblesse dans leur propre vie.»

Nous en avons cruellement besoin.

14 septembre 2016

Fête de la Croix glorieuse, Québec. ■

Antoine Malenfant: Marié et père de famille, Antoine est diplômé en études internationales, en langues et en sociologie. À la tête de l'équipe de rédaction du *Verbe* depuis 2013 et directeur artistique de la publication, il anime chaque semaine, depuis septembre 2016, l'émission radiophonique *On n'est pas du monde*.



L'ABOLITION DE L'HOMME

Le texte ci-dessous est constitué d'une série d'extraits tirés du livre *The Abolition of Man* (1943), de C. S. Lewis (traduction de Denis Ducatel, éditions Raphaël). Certains de ces extraits ont été reformulés afin d'exclure les références aux passages qui n'ont pas été sélectionnés. L'objectif de cette sélection, soigneusement effectuée par notre collaborateur Sylvain Aubé, est d'offrir un aperçu de la réflexion de C. S. Lewis et d'inciter les lecteurs à prendre connaissance du livre complet. Bonne lecture !

Des hommes sans substance (ou sans cœur)

Jusqu'à une époque encore récente, tout le monde croyait, enseignant ou non, que l'univers était tel que certaines réactions émotionnelles pouvaient être ou non en accord avec lui; en fait, on croyait que les objets ne faisaient pas que recevoir, mais pouvaient mériter notre approbation ou notre désapprobation, notre respect ou notre mépris.

Saint Augustin a défini la vertu comme un *ordo amoris*, un état bien ordonné des affections selon lequel tout objet reçoit le genre et le degré d'amour qui lui est approprié.

Aristote dit que le but de l'éducation est d'apprendre aux gens à aimer et à haïr ce qu'il convient d'aimer et de haïr. Platon avant lui avait dit la même chose. Le petit animal humain ne peut avoir du premier coup des réactions justes. Il doit être entraîné à

ressentir du plaisir, de l'attraction, de la répugnance et de la haine envers les choses qui sont réellement plaisantes, attirantes, répugnantes et haïssables.

Dans l'hindouisme primitif, le comportement qu'on peut appeler bonne conduite consiste à se conformer – et presque à participer – au Rta, ce grand rituel, ou canevas, où s'entremêlent le naturel et le surnaturel qui se révèlent à la fois dans l'ordre cosmique, dans les vertus morales et dans le cérémonial du temple. Le Rta, c'est-à-dire la justice, la congruence, l'ordre, est constamment identifié à la saty, ou vérité, à ce qui correspond à la réalité.

Les Chinois aussi parlent d'une grande chose (la plus grande de toutes) qu'ils appellent le *Tao*. C'est la réalité au-delà de tous les prédicats, l'abysse qui était avant le Créateur lui-même. C'est la Nature, la Voie, le Chemin. C'est la Voie que poursuit l'univers, la Voie sur laquelle les choses émergent éternellement, sereinement et tranquillement, pour entrer dans l'espace et le temps. C'est aussi la Voie que tout



homme doit suivre pour imiter cette progression cosmique et supracosmique, en conformant toutes ses activités au grand modèle.

Pour des raisons de concision, je donnerai désormais simplement le nom de *Tao* à cette conception des choses, quelle que soit la forme qu'elle revêt. Certains des exemples que j'en donne dans cet ouvrage sembleront peut-être à d'aucuns quelque peu bizarres, voire proches du magique. Mais nous ne pouvons nous permettre d'ignorer ce qu'ils ont tous en commun. J'entends par là la doctrine de l'objectivité des valeurs, la conviction que certaines attitudes sont véritablement conformes à la réalité de ce qu'est l'univers et de ce que nous sommes, tandis que d'autres ne le sont pas.

Ceux qui connaissent le *Tao* peuvent soutenir qu'appeler les enfants «mignons» et les vieillards «vénérables» n'est pas simplement restituer un fait psychologique au sujet de nos propres émotions parentales ou filiales du moment; c'est plutôt reconnaître une qualité qui *exige* une certaine réaction de notre part, que nous l'ayons ou non.

En ce qui me concerne, je n'apprécie pas particulièrement la compagnie des jeunes enfants; mais parce que je me place du point de vue du *Tao*, je reconnais que c'est là quelque chose qui me manque, tout comme on peut avoir à admettre qu'on n'a pas l'oreille musicale ou qu'on est insensible à certaines couleurs. Et parce qu'approuver ou désapprouver, c'est reconnaître une valeur objective ou répondre à un ordre objectif des choses, nous devons en conclure que nos états émotionnels peuvent être en accord avec la raison (quand nous éprouvons de l'affection pour ce qui est digne d'être approuvé), ou en désaccord avec elle (quand nous sommes incapables d'éprouver de l'amour pour ce que nous savons être digne d'amour).

Aucune émotion n'est en elle-même un jugement; en ce sens, les émotions et les sentiments se situent tous en dehors de la logique. Mais ils peuvent être raisonnables ou déraisonnables dans la mesure où ils se conforment ou non à la raison. Le cœur ne peut jamais prendre la place de la tête; mais il peut, et doit, lui obéir.

Par conséquent, notre conception de l'éducation est complètement différente selon qu'on se situe à l'intérieur ou à l'extérieur du *Tao*. Pour ceux qui sont à l'intérieur, la tâche principale consiste à faire

naitre chez l'élève les réactions au monde qui sont en elles-mêmes correctes et adéquates, qu'on les adopte ou non, et dont le développement est ce qui fait la nature même de l'homme.

Ceux qui sont à l'extérieur du *Tao*, s'ils veulent être logiques, doivent considérer tous les sentiments comme étant non rationnels, de manière égale, et comme une sorte de brouillard entre nous et les objets réels. En conséquence, ils doivent soit décider d'écarter tout sentiment aussi loin que possible de la pensée de l'élève, soit encourager certains sentiments plutôt que d'autres pour des raisons qui n'ont rien à voir avec leur «justesse» intrinsèque ou avec leur conformité à l'ordre objectif des choses. Cette seconde option les entraîne dans le processus contestable qui consiste à créer chez les autres, par suggestion ou par incantation, un mirage que leur propre raison a réussi à dissiper chez eux.

Sans l'aide d'émotions bien entraînées, l'intellect est impuissant contre ce que nos réactions ont d'animal. Je préfère jouer aux cartes avec un homme qui est très sceptique vis-à-vis de la morale, mais élevé dans la conviction qu'un «gentleman ne triche pas», plutôt qu'avec un philosophe aux théories morales irréprochables qui a grandi au milieu de tricheurs.

Au plus fort de la bataille, ce ne sont pas les syllogismes qui aident les nerfs et les muscles réticents à rester au poste au bout de trois heures de bombardement. Dans cette situation, le sentimentalisme le plus grossier qu'un soldat peut avoir vis-à-vis d'un drapeau, d'un pays ou d'un régiment lui sera beaucoup plus utile.

Platon nous l'a dit il y a bien longtemps : comme le roi gouverne au moyen de son exécutif, la raison en l'homme doit gouverner les simples appétits par l'intermédiaire de «l'élément fougueux». La tête gouverne les entrailles par l'intermédiaire du cœur – le siège de la magnanimité, des émotions organisées en sentiments stables par des habitudes bien entraînées. Le cœur, la magnanimité, le sentiment, tels sont les indispensables agents de liaison entre l'homme cérébral et l'homme viscéral. On peut sans doute même dire que c'est cet élément médiateur qui fait de l'homme un homme ; car, par son intellect, il est simplement esprit, et par ses appétits, simplement animal.

Et pendant ce temps-là – tel est le côté tragicomique de notre situation –, nous ne cessons de réclamer à cor et à cri les qualités mêmes que nous rendons impossibles.

Il est devenu pratiquement vain d'ouvrir un périodique sans tomber sur des articles affirmant que notre civilisation a besoin de plus d'énergie, ou de dynamisme, ou d'esprit de sacrifice, ou de créativité. Avec une sorte de naïveté épouvantable, nous extirpons l'organe et exigeons la fonction.

Nous faisons des hommes sans cœur et attendons d'eux vertu et hardiesse. Nous tournons l'honneur en dérision et sommes choqués de trouver des traîtres parmi nous. Nous châtrons et exigeons des hongres qu'ils soient féconds.

La Voie

On peut demander pourquoi l'égoïsme serait plus «rationnel» ou plus «intelligent» que l'altruisme. Question pertinente. Si nous entendons par «raison» le processus consistant à connecter les unes aux autres, par déduction, certaines propositions qui sont en dernière analyse dérivées de données sensibles, nous pouvons répondre que le refus de se sacrifier n'est pas plus rationnel que le consentement au sacrifice. Il ne l'est pas moins non plus. Aucun de ces choix n'est rationnel – ou irrationnel.

On ne peut jamais tirer une quelconque conclusion *pratique* à partir de propositions purement factuelles. L'affirmation «Agir ainsi sauvegardera la société» ne peut conduire à un «Fais-le!» si ce n'est par la médiation de la constatation préliminaire: «Il faut sauvegarder la société.» De même, «Agir ainsi va vous coûter la vie» ne peut conduire directement à un

«Ne le fais pas!», à moins que la personne concernée n'en ressente le désir ou admette son devoir de conserver sa propre vie.

Si l'on essaie de tirer une conclusion au mode de l'impératif à partir d'hypothèses émises à l'indicatif, on aurait beau continuer dans ce sens pendant toute l'éternité, on ne pourrait réussir, car la chose est impossible. Il nous faut donc ou bien élargir le terme «raison» pour y inclure ce que nos ancêtres appelaient la Raison pratique et admettre que, loin d'être de purs sentiments, des jugements tels que «C'est un devoir de sauvegarder la société» sont la rationalité même, ou bien renoncer à jamais à tenter de trouver un noyau de valeur rationnelle à tous les sentiments que nous avons démystifiés.

Comme je ne parviens pas à trouver de réponses à mes questions, je tirerai les conclusions suivantes: ce que j'ai appelé jusqu'à présent le *Tao*, et que d'autres peuvent appeler la loi naturelle, la loi traditionnelle ou encore les premiers principes de la raison pratique, ou les vérités de base, n'est pas un système de valeurs possible parmi beaucoup d'autres. C'est la seule source de tous les jugements de valeur. Si on le rejette, on rejette toute valeur. Si on en conserve une seule valeur, on le conserve tout entier. Tout effort qui consisterait à le réfuter pour le remplacer par un nouveau système de valeurs se contredirait lui-même.

Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais, de jugement de valeur radicalement nouveau dans l'histoire de l'humanité.

Ces choses qui prétendent être de nouveaux systèmes ou de nouvelles idéologies (comme on les appelle aujourd'hui) ne sont rien d'autre que des fragments du

*La conquête humaine de la nature
s'avèrera être, au moment de son
succès apparent, la victoire de la
nature sur l'homme.*

Tao lui-même, arbitrairement arrachés à leur contexte global et démesurément gonflés jusqu'à la folie dans leur isolement; cependant, c'est au *Tao*, et à lui seul, qu'ils doivent le peu de validité qu'ils possèdent.

Si mes devoirs envers mes parents sont une superstition, il en est de même de mes devoirs envers ma patrie ou ma race. Si la recherche scientifique possède une valeur réelle, il en est de même de la fidélité conjugale.

La rébellion des nouvelles idéologies contre le *Tao* est une rébellion des branches contre l'arbre: si les rebelles réussissaient, ils découvriraient qu'ils se sont détruits eux-mêmes. L'intelligence humaine n'a pas davantage le pouvoir d'inventer une nouvelle valeur qu'elle n'en a d'imaginer une nouvelle couleur primaire ou de créer un nouveau soleil avec un nouveau firmament où il puisse se déplacer.

Néanmoins, comment peut-on s'attendre à ce que l'homme moderne épouse les conclusions auxquelles nous venons de parvenir? Ce *Tao* que, semble-t-il, nous devons traiter comme un absolu est simplement pour lui un phénomène comme un autre, par exemple la marque qu'imprimaient dans la pensée de nos ancêtres les rythmes agricoles dans lesquels ils vivaient – ou celle de leurs conditions de vie. Nous savons déjà, en principe, comment de telles choses se produisent; nous en apprendrons bientôt les détails; et finalement, nous serons capables de les produire selon notre bon vouloir.

Bien entendu, tant que nous ignorions comment se formaient les mentalités, nous acceptions cette forme de mobilier mental comme une donnée, et même comme un maître. Mais bien des choses qui, autrefois, dans la nature, étaient nos maîtres sont devenues nos serviteurs. Alors, pourquoi pas le *Tao*? Pourquoi notre conquête de la nature devrait-elle s'arrêter, dans un stupide respect, devant cette dernière et coriace partie de la nature qu'on a appelée jusqu'à présent la conscience humaine?

[L'homme moderne pourrait penser ainsi.]

On nous menace de quelque obscur désastre si nous nous écartons du *Tao*; mais nous avons déjà été menacés de cette manière par les obscurantistes à chaque étape de notre progrès, et la menace s'est révélée vaine chaque fois. On dit qu'il n'y aura plus de valeurs du tout si nous sortons du *Tao*. Qu'à cela

ne tienne! Nous découvrirons probablement que nous nous débrouillons très bien sans elles.

Considérons toutes les idées sur nos devoirs comme de pures reliques psychologiques; laissons tomber tout cela et commençons enfin à faire ce qui nous plait. Décidons nous-mêmes ce que l'homme doit être et façonnons-le dans ce sens – non pas sur la base d'une valeur fictive, mais parce que c'est ainsi que nous voulons qu'il soit. Et puisque nous nous sommes rendus maîtres de notre environnement, soyons désormais nos propres maîtres et choisissons notre destinée.

C'est là un point de vue très plausible, et on ne peut accuser ceux qui le défendent de se contredire, comme se contredisent les sceptiques incapables d'aller au bout de leurs idées et qui espèrent encore trouver des valeurs «réelles» alors qu'ils ont discrédité les anciennes. C'est le rejet du concept même de valeur.

L'abolition de l'homme

Ce que nous appelons le pouvoir de l'homme est en réalité un pouvoir détenu par certains qui peuvent, à leur gré, permettre à d'autres d'en profiter. Pour ce qui est du pouvoir lié à l'usage de l'avion ou de la radio, l'homme le subit et y est assujéti tout autant qu'il le détient, étant donné qu'il est la cible à la fois des bombes et de la propagande.

Tout exercice du pouvoir à long terme, en particulier dans le domaine démographique, ne peut être autre chose que le pouvoir des générations qui précèdent sur celles qui suivent.

L'étape ultime sera atteinte lorsque l'homme, par l'eugénisme, par le conditionnement prénatal et grâce à une éducation et à une propagande fondées sur une psychologie parfaitement appliquée, sera parvenu à exercer un contrôle total sur lui-même. La *nature humaine* sera la dernière composante de la Nature à capituler devant l'homme. La bataille sera alors gagnée. Nous aurons ôté le fil de la vie des mains de la Parque [NDLR: divinité romaine du destin] et serons désormais libres de façonner notre espèce conformément à notre bon vouloir. La bataille aura, certes, été gagnée, mais qui, exactement l'aura remportée?

Dans les anciens systèmes, le genre d'homme que les enseignants souhaitaient produire et les motivations qui les poussaient dans ce sens étaient prescrits par le *Tao*, une norme à laquelle les enseignants

eux-mêmes étaient soumis et dont ils ne désiraient pas se départir. Ils ne façonnaient pas l'homme selon un modèle choisi. Ils transmettaient ce qu'ils avaient reçu; l'enseignant initiait le jeune néophyte au mystère de l'humain qui les recouvrait l'un et l'autre de sa majesté. C'étaient comme des oiseaux adultes apprenant aux plus jeunes à voler.

Cela est désormais en train de changer.

Les valeurs ne sont plus que de simples phénomènes naturels. Dans le cadre du conditionnement, on s'efforce de produire des jugements de valeur chez l'élève. Le *Tao*, ou ce qui va en tenir lieu, ne sera plus la motivation, mais le produit de l'éducation. Les conditionneurs se sont émancipés de tout cela. C'est une partie supplémentaire de la nature qu'ils ont conquise.

Car sans le jugement qui affirme que «la bienveillance est une bonne chose», c'est-à-dire sans retour au *Tao*, les conditionneurs n'ont aucune raison de promouvoir ou d'encourager telles intentions plutôt que d'autres. Conformément à la logique de leurs positions, ils prendront leurs intentions comme elles viennent, c'est-à-dire du hasard. Et le hasard est synonyme ici de nature. C'est de l'hérédité, de la digestion, de la météo et de l'association d'idées que naîtront les motifs des conditionneurs.

Leur rationalisme extrême, qui «perce à jour» tout motif irrationnel, fait d'eux des créatures au comportement totalement irrationnel.

Si l'on ne veut ni obéir au *Tao* ni se suicider, il ne nous reste pas d'autre possibilité que d'obéir à nos pulsions (et par conséquent, à long terme, à la nature).

Au moment de la victoire de l'homme sur la nature, on constatera que l'humanité tout entière est assujéti à certains individus et que ces derniers sont eux-mêmes soumis à ce qui est naturel en eux, c'est-à-dire à leurs pulsions irrationnelles. La nature, qui ne sera plus entravée par les valeurs, règnera sur les maîtres du conditionnement et, à travers eux, sur toute l'humanité. La conquête humaine de la nature s'avèrera être, au moment de son succès apparent, la victoire de la nature sur l'homme.

Il est dans le pouvoir de l'homme de se traiter comme un simple «objet naturel» et de traiter ses propres jugements de valeur comme un matériau brut que l'on peut modifier à son gré pour des manipulations scientifiques. L'objection que l'on peut avoir à l'égard

de ce comportement ne tient pas au fait que cette perspective demeure choquante et douloureuse (comme le premier jour de l'étudiant dans la salle de dissection) jusqu'à ce que nous nous y soyons habitués. La douleur et le choc sont, au pire, un asservissement et un symptôme.

La véritable objection tient plutôt au fait que, si un homme choisit de se traiter lui-même comme un matériau brut, il sera effectivement un matériau brut : non pas une matière première qu'il pourra façonner lui-même à son gré, comme il se plait naïvement à l'imaginer, mais qui sera manipulée par de simples appétits, c'est-à-dire par la nature, en la personne de ses conditionneurs déshumanisés.

Il y a des progressions dans lesquelles le dernier pas est *sui generis*, sans commune mesure avec les autres – et où aller jusqu'au bout revient à annuler tous les efforts effectués jusque-là.

Réduire le *Tao* à un simple produit d'une évolution naturelle est un pas de ce genre.

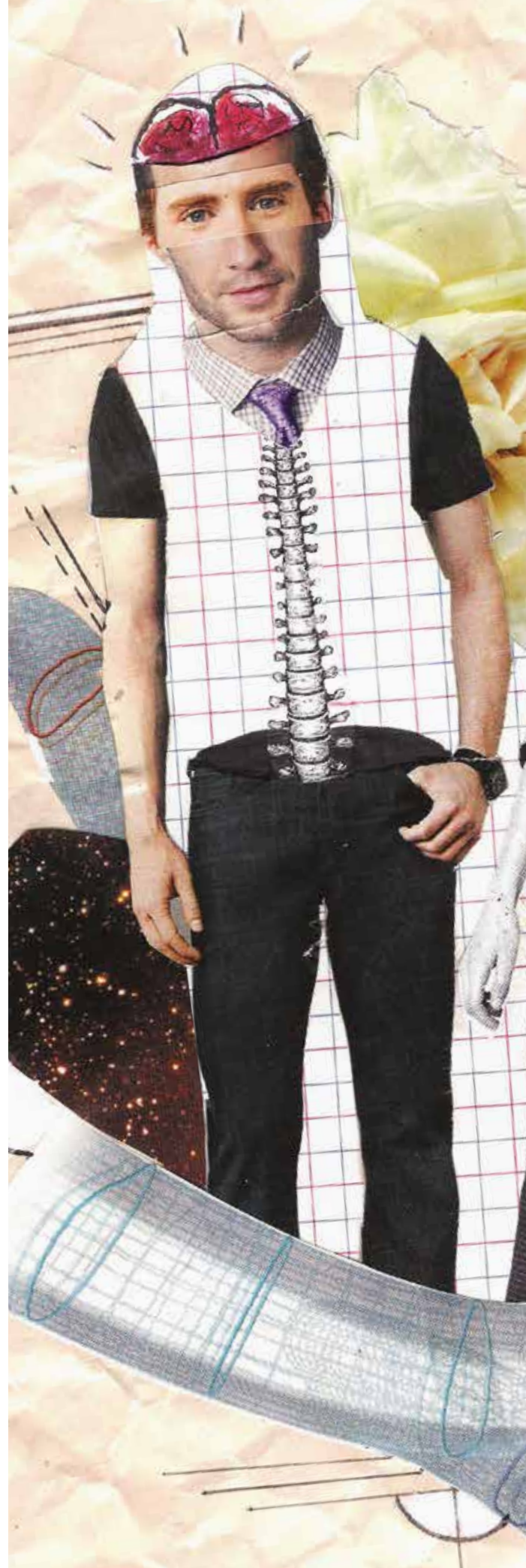
Jusque-là, les explications du type de celles qui se poursuivent à l'infini peuvent, certes, nous apporter quelque chose, bien que ce soit à un grand prix. Mais on ne peut pas continuellement expliquer et justifier ce qu'on explique : on s'apercevra tôt ou tard qu'on a ôté tout sens à l'explication elle-même en voulant tout expliquer. On ne peut pas éternellement «percer les choses à jour».

Tout l'intérêt qu'il y a à percer les choses à jour consiste à voir quelque chose à travers elles. Il est bon que les vitres soient transparentes, parce que la rue ou le jardin que l'on voit à travers elles sont opaques.

Que diriez-vous si vous pouviez voir aussi à travers le jardin ou la rue ? Il n'y a aucun intérêt à percer à jour les premiers Principes. Si l'on parvient à voir à travers tout, alors tout est transparent. Mais un monde totalement transparent est un monde invisible.

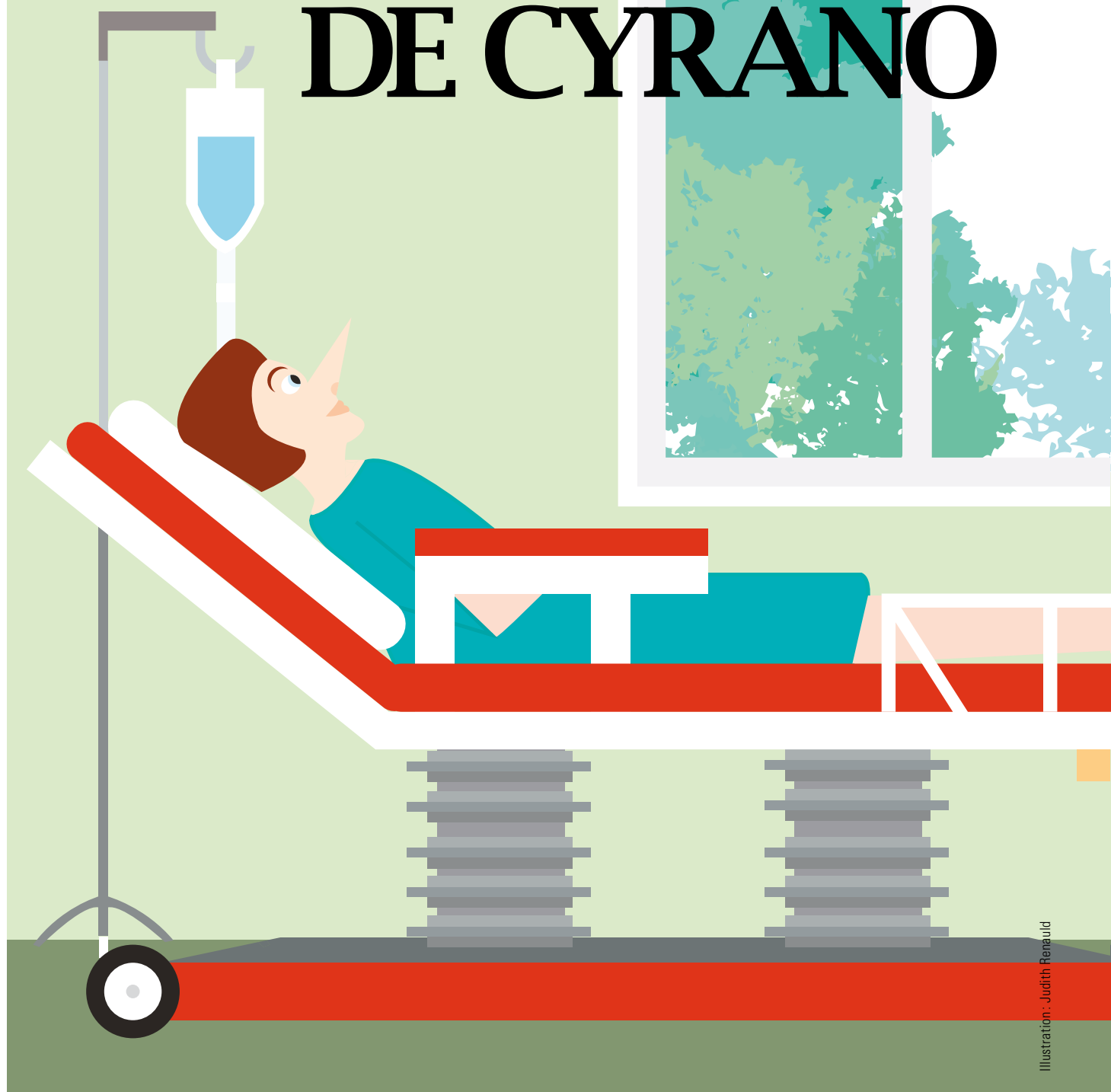
Percer tout à jour, c'est ne plus rien voir du tout. ■

C. S. Lewis (1898-1963), écrivain et universitaire britannique, est surtout connu de nos jours comme auteur des *Chroniques de Narnia*. Fidèle de l'Église anglicane, critique littéraire, lecteur de G. K. Chesterton et ami très proche de J. R. R. Tolkien (*Le Seigneur des anneaux*), il a été l'un des plus grands apologistes du 20^e siècle.



Catherine Mongenais
redaction@le-verbe.com

LA DIGNITÉ DE CYRANO



The illustration depicts a minimalist room with a light green wall. On the left, a window with a white frame looks out onto a blue sky and green foliage. In the foreground, a large, solid red armchair sits on a dark green floor. To the left of the chair, a white desk is partially visible, with a red book and a yellow object on it. A black wheel is also visible on the floor near the desk.

Tout le monde connaît l'histoire de Cyrano de Bergerac, le fameux personnage d'Edmond Rostand qui, à cause d'un nez qu'il avait très vilain et même gros, décida d'aimer en silence la femme de sa vie – Roxane – et davantage encore, par amour pour elle, aida Christian (un beau gars) à la séduire en écrivant des lettres à sa place. Quelle histoire tragique que ce triangle amoureux partagé entre un jeune homme au physique admirable mais à l'esprit ordinaire et un poète doué mais laid !

Et si la laideur de Cyrano nous aidait à penser la souffrance des malades et des mourants ?

Encore aujourd'hui, ce drame est plutôt connu chez les francophones. Qui n'éprouverait pas un peu de pitié pour ce personnage dont l'amour se voit condamné, étant donné le fait que son visage est orné d'un si grand nez?

Toutefois, la société contemporaine semble nous enseigner que Cyrano n'a pas de valeur. Il a moins de beauté, il est donc moins important que Christian. Ce dernier est acclamé pour son physique remarquable.

En fait, voyez ici une métaphore et remplacez la beauté par la souffrance (ce qui, d'ailleurs, n'est pas complètement faux; Cyrano devait souffrir trois fois plus que Christian dans l'histoire).

Que vaut la souffrance ?

Aujourd'hui, on nous dit que la souffrance enlève la dignité, on explique que la compassion, c'est d'éliminer la vie.

Et pourtant, l'histoire originale nous montre presque le contraire. Il faut préciser le «presque», puisque, dans la pièce de théâtre de Rostand, Christian n'a pas moins de valeur, car il est plus beau (et souffre moins). Or, Cyrano est célébré pour sa laideur, pour son fameux défaut. On le prend en pitié, on s'identifie à lui parce qu'il souffre plus intérieurement, parce qu'il est plus laid (son gros nez), parce qu'il est délaissé.

Justement, la souffrance, la laideur et la solitude sont trois choses qu'on craint et qu'on souhaite fuir dans la société. Pour ce faire, on a récemment proposé un projet de loi sur l'euthanasie. Sauf que l'euthanasie, c'est comme un masque sur un visage blessé: c'est une illusion qui couvre sans guérir.

Peut-être apaise-t-elle les gens dans l'entourage de la personne concernée; cependant, ce n'est pas une solution réelle. C'est-à-dire que l'euthanasie élimine une personne, mais n'élimine pas les problèmes que vit cette personne. C'est une façon de contourner, sans les affronter, des problèmes fondamentaux tels que la douleur, l'impression de «manquer de dignité» et la solitude.

Douleur et dignité

Prenons ces deux termes «douleur» et «dignité».

Il est assez ironique et surtout triste de constater qu'une des figures canadiennes les plus renommées et admirées soit Terry Fox, un homme qui a connu de grandes souffrances, qui avait toutes les raisons du monde de vouloir s'affaïsser et de s'avouer vaincu, de s'abandonner dans la mort.

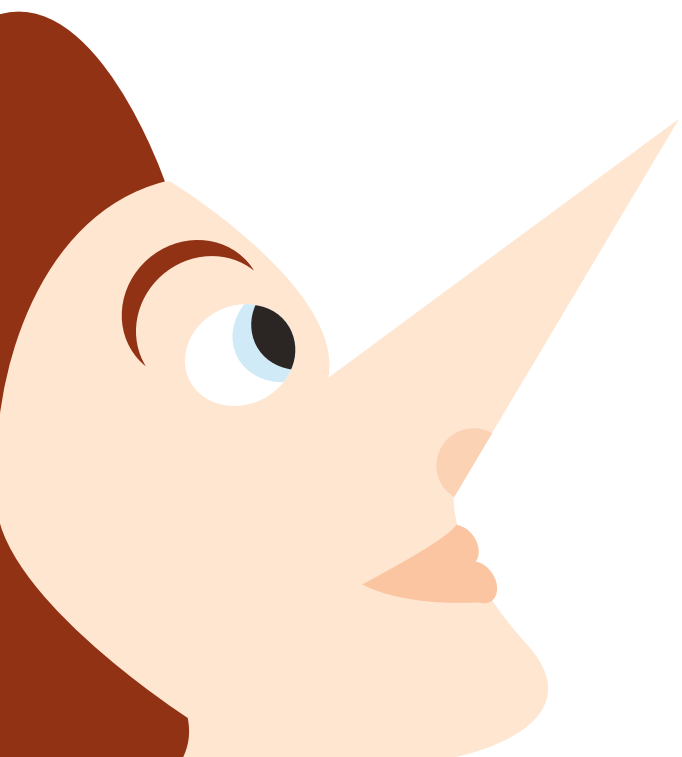
Pourquoi l'admirons-nous, alors?

Parce que, tandis qu'il approchait de la fin de sa vie, il a persévéré. Il a tout donné; il a espéré en l'humanité et en la compassion; il s'est surpassé malgré les blessures, la douleur, l'humiliation, le handicap et l'idée de n'avoir que quelques mois à vivre.

Est-ce qu'une personne atteinte d'un handicap, une personne âgée, une personne blessée ou une personne mourante a moins de dignité qu'une autre? Non.

La dignité, ou plutôt son absence, n'est pas mesurée par les souffrances, l'âge et les apparences. La dignité se trouve, tout simplement, dans la vie humaine. Toute personne est digne de vivre de son mieux dans ses conditions données. Il est courageux et admirable de se surpasser et de devenir une source d'inspiration (comme Terry Fox). Par contre, il est déplorable d'éviter d'affronter des problèmes en terminant volontairement une vie.

Après tout, quelle vie ne contient pas de douleurs? Qui ne rencontre pas l'adversité? Qui n'a jamais eu l'impression d'être humilié et ainsi de perdre un peu



Il ne s'agit pas forcément de vivre héroïquement, mais de vivre, simplement.

de dignité? La beauté de la vie est soulignée lorsqu'on transcende ces difficultés et qu'on ose, malgré tout, rêver, espérer, aimer... vivre!

C'est semblable du côté de la solitude. La mort n'élimine pas la solitude; elle n'élimine pas le problème, elle élimine la personne. Si l'on cherche à faire preuve de compassion envers quelqu'un, on ne lui tire pas une balle dans le cœur. Au contraire! On apprend plutôt à connaître ce cœur, on passe du temps avec la personne, on la soutient, même durant les moments difficiles.

La compassion illusoire

Le prétexte de «compassion» qu'on invoque pour justifier l'euthanasie est encore illusion. Une compassion fidèle à sa définition arriverait à guérir les cœurs blessés et, par le fait même, à soulager la solitude. La dignité n'est pas perdue par la douleur, elle est plutôt amplifiée par le fait de traverser les souffrances, même quand tout semble perdu d'avance.

La vie nous a été donnée. Pourquoi ne pas profiter de chaque instant qu'elle nous offre, au lieu de vouloir la réduire par peur de souffrir? Revenons au personnage de Cyrano arrivé à la fin de sa vie. Alors que Christian est mort depuis déjà longtemps, Cyrano continue fidèlement à visiter Roxane. Elle ne sait pas que, lors de sa dernière visite, son ami est mourant. Victime d'une embuscade, Cyrano est blessé et souffre énormément.

Il aurait facilement pu en finir rapidement avec cette vie ingrate qui ne lui avait pas accordé ce qu'il voulait depuis des années... Ce serait mal connaître le «panache» et l'ardeur de ce cher personnage. Cyrano choisit de braver la douleur, d'aller voir une dernière fois celle qu'il aime et de vivre pleinement ses derniers instants.

Bien entendu, il n'est pas nécessaire d'avoir la bravoure de Cyrano ou de parcourir le Canada comme Terry Fox. Il ne s'agit pas forcément de vivre héroïquement, mais de vivre, simplement. La mort est difficile à traverser, qu'elle soit naturelle ou provoquée. Néanmoins, en permettant l'euthanasie, on enseigne qu'une vie peut avoir moins de valeur qu'une autre; on décide soudainement que la vie de Cyrano est moins importante que celle de Christian.

Je ne dirai pas qu'elle porte moins de «dignité», puisque ce n'est pas la véritable définition du mot. Le *Multidictionnaire de la langue française* définit ainsi la dignité: «Noblesse, respect de soi-même.»

Ce n'est pas parce que quelqu'un est plus âgé ou est doté de capacités mentales qui diffèrent de la norme que sa vie est diminuée et qu'il ne devrait plus se respecter lui-même. Ne déformons pas les mots.

Toute vie a de la dignité.

Ne manquons pas de compassion: aidons ceux qui, abaissés par ce changement de mentalité, pourraient être tentés d'imaginer que leur vie a moins de valeur que celle des autres.

Soyons de ceux qui, «à la fin de l'envoi», sont «touchés» par la dignité et la beauté de toute vie humaine... Qu'elle en soit au printemps ou à l'automne de ses saisons. ■

Note:

La rubrique «Viral» remet en circulation et rend ainsi plus largement accessibles des textes qui ont suscité un intérêt particulier sur le Web. Ce texte a été publié à l'origine sur notre site Internet www.le-verbe.com (mai 2016).

JUBILÉ DE LA MISÉRICORDE
INVITATION À PASSER LA PORTE SAINTE DE QUÉBEC
12 DÉCEMBRE 2015 AU 13 NOVEMBRE 2016

L'expérience de la Porte Sainte

Le Jubilé de la Miséricorde se vit dans tous les diocèses catholiques du monde jusqu'au 20 novembre 2016. Pour l'occasion, toutes les Portes Saintes seront accessibles, y compris celle de la **Basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec**.

La Porte Sainte est liée à l'expérience du pèlerinage, symbole de la vie humaine, du passage terrestre vers un horizon d'éternité, au cours duquel nous rencontrons Dieu à travers nos passages personnels. Au cours du Jubilé de la Miséricorde, traverser la Porte Sainte, c'est apprendre à se pencher sur ses misères et sur les misères du monde pour les traverser en y entrevoyant l'appel de Dieu.

Vous êtes invités à venir faire l'expérience de celle de Québec, la seule qui soit située sur le continent américain, pour compléter de façon significative les activités diocésaines qui vous sont offertes. **La région de Québec, berceau de l'Amérique française et l'une des racines maîtresses du catholicisme sur ce continent, vous offre de multiples possibilités touristiques.**

Pour en savoir plus sur les possibilités de visite et de pèlerinage à la Porte Sainte de Québec, consultez notre site www.notredamedequébec.org et celui de l'Office du tourisme www.regiondequebec.com

« Qu'à tous, croyants ou loin de la foi, puisse parvenir le baume de la miséricorde de Dieu. » - pape François



L'APPROCHE AVIVIA



Simplifier le processus d'achat de vos armoires de cuisine tout en vous permettant de participer à votre projet : voilà notre approche.

- Armoires en kit, assemblées ou non, de la largeur précise dont vous avez besoin
- Installez-les vous-même ou laissez notre équipe le faire pour vous
- Visualisez nos produits et nos prix en ligne et planifiez votre budget à votre rythme, selon vos besoins
- Convient tant aux clients résidentiels qu'aux promoteurs immobiliers

Des options écologiques, une qualité toute québécoise et un accompagnement personnalisé : visitez notre site web afin de découvrir l'approche Avivia.



MAGASINEZ VOS ARMOIRES
DE CUISINE EN LIGNE SUR

AVIVIA.CA



418 365-7821

Armoires AVIVIA

20, route Goulet
Saint-Séverin (Québec) G0X 2B0



Photos: Marie Laliberté
Texte: Anne Renault et Marie Laliberté
marie.laliberte@le-verbe.com

femmes **EN NOIR**

Rencontre avec les sœurs
orthodoxes du monastère
Vierge Marie la Consolatrice

«Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux; puis viens, suis-moi» (Mt 19,21).

L'asphalte laisse place au gravier sur la route sinueuse que je dois emprunter pour me rendre dans un endroit qui m'est encore inconnu. J'ai beau conduire, je ne fais que suivre machinalement le plan déniché sur Internet. Sans GPS, je réalise que ma carte routière en bon vieux papier est un signe précurseur de mon entrée dans un monde assez différent du mien: le monastère orthodoxe Vierge Marie la Consolatrice. Le choc temporel me percute lorsque je vois deux sœurs en train de se balader... en charrette à cheval. Je sais seulement qu'elles fabriquent du fromage feta. Alors que je m'attendais à avoir un cours sur sa fabrication, je vivrai une expérience tout autre.



Tradition

«Le noir... vraiment? Pourquoi cette couleur?» que je demande spontanément. «Toutes les moniales orthodoxes sont en noir. Il s'agit d'une des règles que saint Pacôme a reçues», me répond-on aussitôt. Cette couleur symbolise le choix fait par les moniales de rejeter le monde pour n'être vivantes que devant Dieu. Le noir manifeste aussi la pénitence effectuée par ces femmes pour le salut du monde. Finalement, plus simplement, cette teinte représente la Vierge Marie, qui était vêtue de noir.

Au fil de la discussion, je m'aperçois que deux grands saints sont souvent mentionnés: saint Antoine le Grand et saint Pacôme. Ma mémoire me faisant souvent défaut, je m'empresse de noter les noms, alors qu'une des sœurs

commence à nous présenter brièvement la vie de ces deux hommes. Elle nous explique que saint Antoine le Grand s'est retiré au désert pour se trouver seul avec Dieu. Il désirait ardemment lui faire don de tout son être afin qu'il vive à travers sa personne.

L'ermite avait ainsi compris que Dieu parle et qu'il faut parfois savoir se taire pour bien l'entendre. Beaucoup de gens étaient fascinés par son existence et, voulant suivre son exemple, décidèrent d'aller le rejoindre au désert. Parmi eux, saint Pacôme, qui a reçu un jour une grâce particulière: un ange lui a enseigné toutes les règles de la vie monastique. Depuis plus de 1400 ans, elles sont conservées et appliquées dans le monde orthodoxe.





Chapelet

Après ce bref cours d'histoire, on me souligne que les sœurs répètent continuellement les deux phrases suivantes: «Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi» et «Très Sainte Mère de Dieu, sauve-moi».

Prier sans cesse est le mot d'ordre. Que ce soit en marchant, en travaillant ou en mangeant, elles forgent leur prière quotidienne. C'est que, m'explique-t-on, le but ultime de la congrégation est d'atteindre la perfection au quotidien. Je ne peux m'empêcher, en l'apprenant, d'être un peu perplexe. «Quelle tâche! me dis-je. La perfection, ce n'est pas rien!»

Je comprends, par la suite, qu'être parfait aux yeux de Dieu consiste, en fait, à accomplir des gestes à tout moment du jour afin de se rapprocher de lui. Chaque action n'est alors plus accomplie pour soi mais pour Dieu, et, de cette façon, on vit en étant davantage dans sa volonté.

En définitive, la perfection recherchée par les sœurs consiste en une tentative de se rapprocher de l'état qui prévalait avant la connaissance du péché originel. Les moniales me confient que, bien entendu, il leur arrive de tomber, mais qu'avec l'aide de Dieu elles parviennent à se relever: là est toute la beauté du christianisme.



Travail

Le travail des sœurs est assez diversifié. Tout d'abord, elles cultivent la terre. Pour elles, ce contact direct avec la nature est une manière d'être en relation avec Dieu et de garder en mémoire la merveille de la création. Elles prennent d'ailleurs soin de celle-ci en l'exploitant de manière responsable et biologique. Il n'est pas question ici de pesticide et de contrôle excessif de la production : la simplicité appliquée à l'agriculture.

Les moniales se consacrent aussi à une autre activité : la peinture d'icônes, un art très présent chez les orthodoxes. Bien entendu, ce travail, qui inclut de plus en plus la reproduction d'œuvres byzantines, est toujours effectué dans la prière et le recueillement.

Enfin, les sœurs fabriquent bel et bien du fromage feta, qu'elles vendent aux côtés d'autres aliments produits au monastère, tels que des biscuits et du pain.





Animaux

Les animaux occupent divers rôles dans le cadre de la vie au monastère. Ce dernier étant situé au milieu des bois, plusieurs chiens protègent tous ses habitants en avertissant les sœurs lorsqu'il y a des voleurs ou des bêtes sauvages qui rôdent dans les alentours. D'autres chiens servent aussi tout simplement de compagnons. Certains d'entre eux ont d'ailleurs été adoptés après qu'ils eurent été découverts en train d'errer, abandonnés.

Sur le site, on peut aussi apercevoir quelques poules pondeuses et des vaches qui fournissent le lait utilisé au quotidien. Celui-ci n'est toutefois pas employé pour la production fromagère, pour laquelle on a plutôt recours aux services d'un producteur de lait de chèvre.



Modernité

Au monastère, malgré un mode de vie assez différent de celui de leurs contemporains, les sœurs n'ont pas rejeté toute innovation moderne : elles ont l'électricité et l'eau courante. Elles possèdent même un petit tracteur, d'une grande utilité pour effectuer diverses tâches autour du monastère.

Avant mon départ, l'une des moniales m'a fait une confidence. Elle m'a expliqué que, contrairement à ce que la pensée commune véhicule, il n'est pas si aisé pour une sœur de sortir du monastère pour, par exemple, aller faire des courses ou se rendre chez le médecin. C'est que cet endroit, pour chacune des femmes qui y vit, est le lieu des véritables repos et bien-être. L'agitation et le mode de vie du monde à l'extérieur du monastère revêtent une relative futilité : la communauté et Dieu, c'est tout ce qui compte pour elles.





POÈME D'EUGENIO MONTALE, tiré du recueil *Ossi di seppia* (*Os de seiche*)



Portovenere

Là fuoresce il Tritone
dai flutti che lambiscono
le soglie d'un cristiano
tempio, ed ogni ora prossima
è antica. Ogni dubbiozza
si conduce per mano
come una fanciulletta amica.

Là non è chi si guardi
o stia di sé in ascolto.
Quivi sei alle origini
e decidere è stolto:
ripartirai più tardi
per assumere un volto.

Portovenere

Là surgit le Triton
de l'onde qui lèche
le seuil d'un temple chrétien,
et chaque heure à venir
est ancienne. Chaque doute
te conduit par la main
ainsi qu'une jeune amie.

Là, nul ne regarde
ou n'écoute en soi-même.
Ici, tu es aux origines,
et décider est absurde:
tu repartiras plus tard
pour t'emparer d'un visage.

QUATRE POÈMES DE GIUSEPPE UNGARETTI,

tirés du recueil *L'Allegria* (*L'allégresse*)

Eterno

Tra un fiore colto e l'altro donato
l'inesprimibile nulla

Éternel (1914 ou 1915)

De la fleur cueillie à la fleur offerte
L'inesprimable rien

Noia

Anche questa notte passerà

Questa solitudine in giro
titubante ombra dei fili tranviari
sull'umido asfalto

Ennui (1914 ou 1915)

Cette nuit aussi passera

Cette solitude à l'entour
ombre titubante des fils de tramway
sur l'asphalte humide

Je vois les têtes des cochers
dans leur demi-sommeil
vaciller

Dannazione

Chiuso fra cose mortali

(Anche il cielo stellato finirà)

Perché bramo Dio?

Damnation (1916)

Enfermé parmi les choses mortelles

(Le ciel étoilé lui aussi aura une fin)

Pourquoi brûlé-je de Dieu?

Lontano

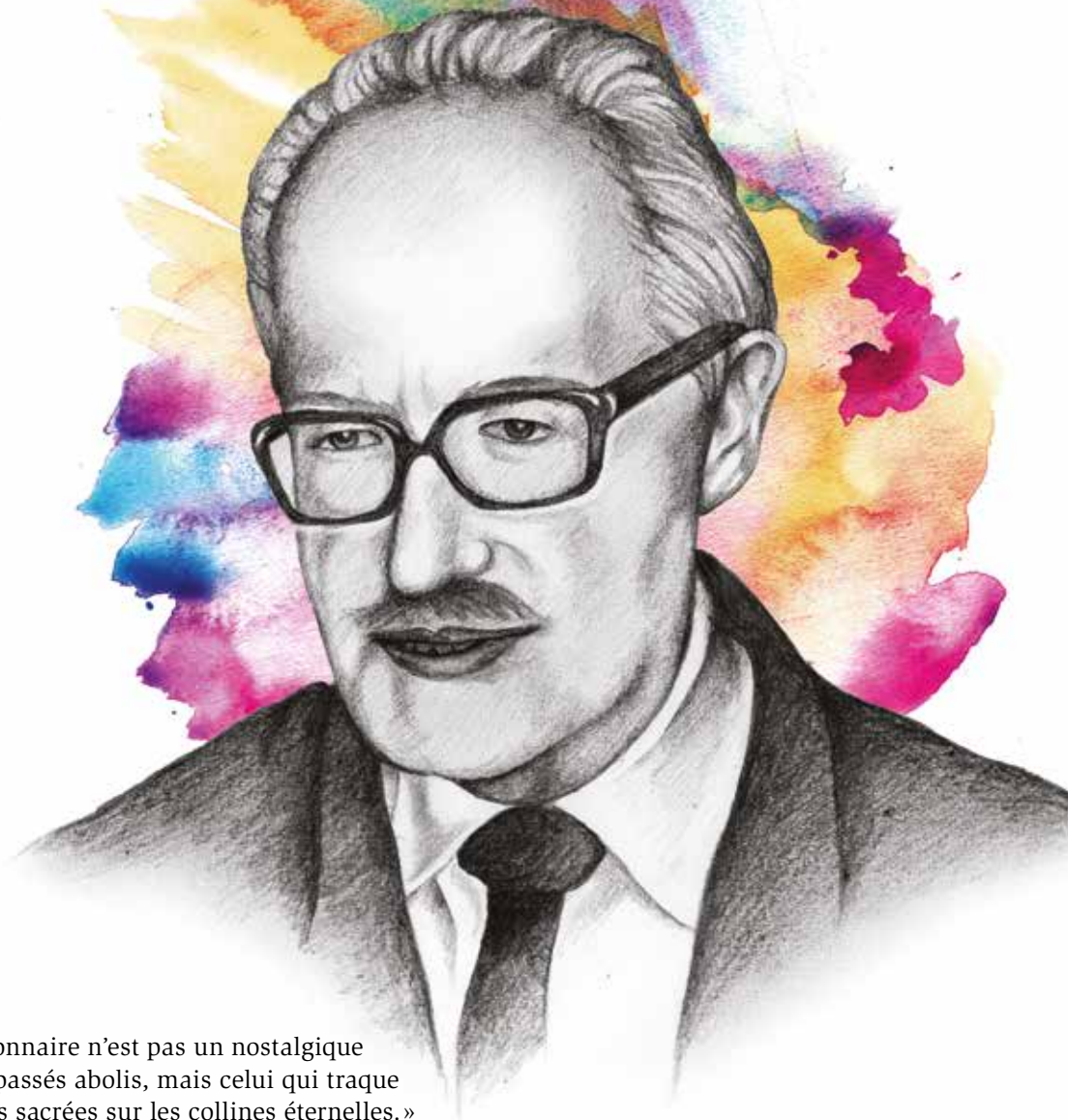
Lontano lontano
Come un cieco
m'hanno portato per mano

Au loin (1917)

Au loin au loin
Comme un aveugle
On m'a mené par la main

Nicolás Gómez Dávila (1913-1994)

LE TRAQUEUR DES OMBRES SACRÉES



«Le réactionnaire n'est pas un nostalgique rêvant de passés abolis, mais celui qui traque des ombres sacrées sur les collines éternelles.»

– Nicolás Gómez Dávila

Le 17 mai 1994, à l'âge de 80 ans, s'éteignait, dans l'anonymat, un des plus grands écrivains catholiques du dernier siècle, le Colombien Nicolás Gómez Dávila.

Lorsqu'on songe à l'œuvre qu'il a laissée derrière lui, un mot du jésuite Baltasar Gracián nous vient immédiatement à l'esprit : « Ce qui est bon est doublement bon s'il est bref. »

Cette maxime, il semble que l'écrivain colombien l'ait prise à la lettre. En effet, cet homme dont les jours se sont écoulés dans une monumentale bibliothèque de 30 000 ouvrages n'a livré sa pensée qu'au compte-goutte et n'a jamais donné au public que le meilleur de lui-même, à travers des aphorismes inoubliables.

Des rares livres qu'il a signés – que des recueils d'aphorismes –, la plupart ont été publiés à compte d'auteur, dans des éditions de luxe destinées à ne circuler que parmi les amis et les proches. Heureusement pour nous, ils ont quitté ce cercle restreint de lecteurs et, depuis une dizaine d'années, l'essentiel de l'œuvre – trois volumes au titre délicieusement suranné de *Scolies pour un texte implicite* – est disponible en français grâce à l'excellent travail des traducteurs Michel Bibard et Alexandra Templier.

Les deux premiers, *Escolios a un texto implícito* et *Nuevos escolios*, ont été publiés aux Éditions du Rocher sous les titres *Les horreurs de la démocratie* (2003) et *Le réactionnaire authentique* (2005). Le troisième, *Sucesivos escolios*, a été rebaptisé, sans que l'on sache trop pourquoi, *Carnets d'un vaincu* (L'Arche, 2008). (Ces titres en disent long sur les stratégies employées par les éditeurs pour commercialiser l'œuvre de l'écrivain en France.)

Un écrivain « classique »

Pour mémoire, les *scolies* sont des notes ou des remarques laissées par des commentateurs dans les marges d'un texte afin d'aider les lecteurs futurs à interpréter certains passages.

Le « texte » qui fournit à l'auteur trois volumes de *scolies* est voué à demeurer « implicite », sous peine d'être corrompu par l'écriture, qui tend à tout figer dans une forme ou un système.

Gómez Dávila se méfie des systèmes et des philosophies, parce qu'ils s'achèvent inévitablement en rhétorique et en escrime verbale. Vient toujours un moment où ces systèmes, ces philosophies perdent de vue la préoccupation de la vérité pour se soucier de leur propre cohérence,

camouflant ainsi leurs paradoxes, leurs contradictions derrière des raisonnements abscons ou une phraséologie obscure.

Gómez Dávila leur préfère la brièveté, la clarté et l'exactitude incisives de l'aphorisme. D'ailleurs, ces qualités se suffisent à elles-mêmes, elles se passent de fioritures :

Astreignons-nous à l'exactitude.

La clarté supprime la rhétorique.

Carnets..., p. 120

Mépris du bavardage philosophique, exigence de concision, souci de clarté. À bien des égards, ces qualités le rapprochent d'écrivains classiques tels que le moraliste La Rochefoucauld ou le Pascal des *Pensées*.

S'il y a en effet une ambition classicisante chez Gómez Dávila, elle s'enracine, d'une part, dans un désenchantement à l'égard de la philosophie (qu'il réduit au statut de « genre littéraire ») et, d'autre part, dans une conviction antirationnaliste. « Être réactionnaire », écrit-il en s'appropriant pleinement l'épithète, « c'est avoir appris qu'il est impossible de démontrer ou de convaincre, mais qu'il s'agit d'inviter » (*Carnets...*, p. 136).

Et il ajoute, dans le même sens :

L'homme communique avec un autre homme seulement lorsque l'un écrit dans sa solitude et que l'autre le lit dans sa solitude. Les conversations ne sont rien d'autre que distraction, ou duperie, ou assaut d'escrime.

Le réactionnaire..., §601

Dès lors, toute tentative de persuasion par le discours, les raisonnements et les arguments est vouée à l'échec. Avec l'aphorisme, qu'il pratique avec une maîtrise à peu près sans égale dans toute la littérature, Gómez Dávila s'efforce plutôt de faire entendre une parole simple et franche, une parole d'une beauté éclatante de cette « vérité qui ne meurt pas » (*Horreurs...*, §2317) qu'elle pourchasse à chaque page.

Un théoricien de la réaction

Ce qui confère aux *Scolies pour un texte implicite* leur unité, l'ossature du « texte implicite » dont il est question, c'est la théorie de la réaction qui s'y esquisse pour ainsi dire en pointillés. L'épithète « réactionnaire », si galvaudée par les médias qui l'emploient à toutes les sauces pour discréditer une personnalité publique, est revendiquée fièrement par Gómez Dávila. D'ailleurs, assez significativement, le seul texte que l'écrivain a signé – entendons :

un *texte* et pas seulement des aphorismes – est consacré à la figure du «réactionnaire authentique». Ce texte fait sept pages et il est reproduit au début du volume éponyme (*Le réactionnaire...*, p. 15-23).

Il définit, bien plus qu'une posture politique, un rapport à l'Histoire, une attitude devant la modernité. Le réactionnaire, en somme, est cet individu qui accumule les objections contre le monde moderne tout en ayant l'insolence de s'y résigner – à contrecœur, bien entendu, mais sans pour autant chercher à le transformer par les moyens de la révolution.

Pourquoi? Tout d'abord, parce qu'il sait d'expérience ce que valent les révolutions et les utopies :

Les révolutions ont pour fonction de détruire les illusions qui les provoquent.

Horreurs..., §2304

Dans les utopies d'une époque naissent les tueries de la suivante.

Carnets..., p. 45

Il sait tout autant que l'Histoire n'est pas aussi malléable que les idéalistes et les idéologues veulent le laisser croire. Assurément, l'Histoire se dessine sur un fond de liberté – ne commence-t-elle pas par l'acte suprême de liberté, la désobéissance d'Adam et Ève? –, mais les actes *libres* entraînent une suite de conséquences *nécessaires*. Et plus ces actes visent à transformer le monde en profondeur, plus sérieuses, plus lourdes, plus imprévisibles, plus irréversibles aussi sont les répercussions. «L'acte superficiel et périphérique, écrit Gómez Dávila, s'épuise en épisodes biographiques, tandis que l'acte central et profond peut créer une époque pour une société entière» (*Le réactionnaire...*, p. 19).

Le projet moderne de refonder la société sans la référence à Dieu est un exemple d'un acte libre qui, en modifiant le socle même de la société, se répercute en d'innombrables conséquences nécessaires (l'une d'entre elles, aujourd'hui, est le transhumanisme) affectant différentes strates, des plus profondes aux plus superficielles.

Spectateur d'un monde qu'il condamne, le réactionnaire n'est-il qu'un individu désengagé, irresponsable, voire complaisant dans son irresponsabilité? Non, répond magnifiquement Gómez Dávila, il «ne s'abstient pas d'agir par crainte du risque, mais parce qu'il estime

qu'actuellement les forces sociales se précipitent vers un but qu'il méprise. Dans l'actuel processus, les forces sociales ont creusé leur lit dans le roc, et rien ne détournera leur cours tant qu'elles ne déboucheront pas sur la rase étendue d'une plaine incertaine».

Et tandis qu'il attend qu'à l'horizon surgisse cette plaine incertaine, qui sera peut-être le Jugement dernier, le réactionnaire, rebelle, se désolidarise de son époque pour défendre la seule cause qui mérite d'être défendue, même si elle n'a aucune chance de triompher : la cause de l'âme poursuivant «dans la jungle humaine des traces de pas divins» (*Le réactionnaire*, p. 22).

Le chrétien

«On n'arrive pas à Dieu à toutes les époques par le même chemin» (*Horreurs...*, §1863), remarque sobrement Gómez Dávila. Et il faut dire que le monde moderne, rongé par la médiocrité, la vulgarité, l'insignifiance, la dérision universelle, rend la tâche particulièrement ardue à celui qui cherche. D'où le besoin de rappeler, en les reformulant dans le langage de notre temps, certaines vérités qu'on a tendance à oublier.

Ainsi rencontre-t-on, au détour des pages des *Scolies pour un texte implicite*, des pensées lumineuses, comme ce paradoxe digne du meilleur Chesterton :

L'homme n'est important que s'il est vrai qu'un Dieu soit mort pour lui.

Carnets..., p. 52

Renversement génial du point de vue commun, qui accorde à l'homme l'importance qu'il dénie à Dieu : c'est de la vérité du christianisme que dépend, en dernière instance, tout humanisme, fût-il athée. Voilà, exprimée en une phrase fulgurante, ce qui est peut-être la plus solide objection à ce que le philosophe Rémi Brague a nommé le «projet moderne».

D'ailleurs, c'est souvent quand il traite du christianisme que l'intelligence de Gómez Dávila est la plus pénétrante. Laissons au lecteur le soin d'en juger par lui-même en lui proposant, pour finir, cette sélection de ses meilleurs aphorismes :

Michaël Fortier : Michaël détient une maîtrise en littérature française. Il lit beaucoup, écrit à l'occasion, et passe le reste de son temps à faire du vélo le long de la rivière Saint-Charles.

Si nous arrivions à démontrer l'existence
de Dieu, c'est que tout aurait fini
par être soumis au pouvoir de l'homme.

Le réactionnaire..., §116

Les hommes n'habitent le plus souvent
que le rez-de-chaussée de leur âme.

Le réactionnaire..., §308

Le chrétien sait que le christianisme
boitera jusqu'à la fin du monde.

Le réactionnaire..., §538

La plus grande erreur moderne, ce n'est pas d'annoncer
que Dieu est mort, mais de croire que le diable est mort.

Horreurs..., §359

Le chrétien moderne ne demande pas à Dieu de lui
pardonner, mais d'admettre que le péché n'existe pas.

Horreurs..., §1056

Le suicide le plus courant de nos jours consiste
à se tirer une balle dans l'âme.

Horreurs..., §1317

Si Dieu n'était pas une personne,
il y a longtemps qu'il serait mort.

Carnets..., p. 51

Ce n'est pas parce que Dieu sait tout que nous devons
avoir confiance, mais parce qu'il est miséricordieux.

Carnets..., p. 51

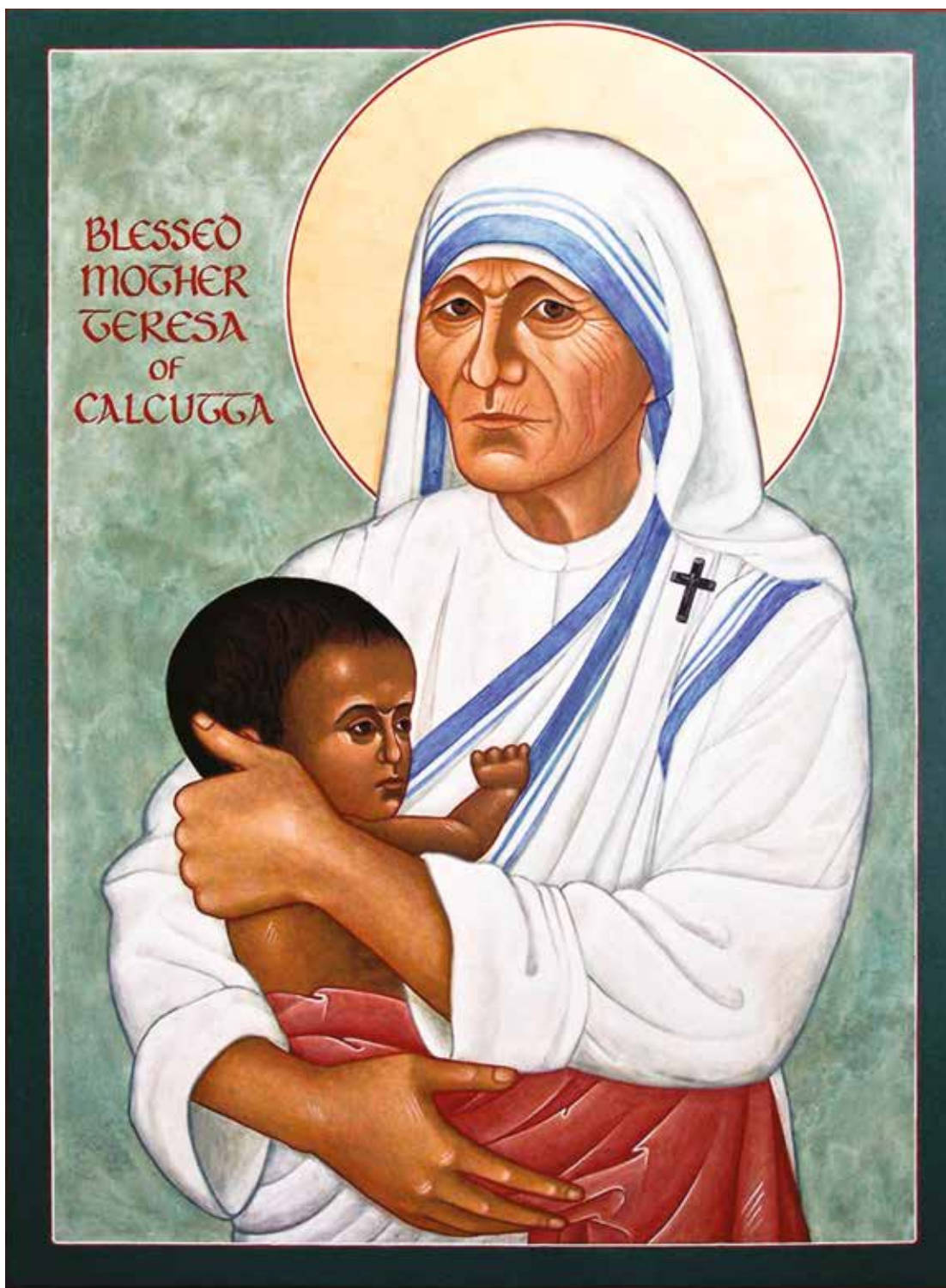
La volonté s'invente des motifs.

Carnets..., p. 54

Le clergé moderne croit pouvoir mieux rapprocher
l'homme du Christ en insistant sur l'humanité de Jésus.

Oubliant ainsi que nous n'accordons
pas notre confiance au Christ parce qu'il est homme,
mais parce qu'il est Dieu.

Carnets..., p. 117



LA VIE EST UNE TRAGÉDIE
Prends-la à bras-le-corps

L'Église et le monde entier célèbrent désormais, tous les 5 septembre, une mère universelle, une femme simple et pourtant si bouleversante de courage et de bonté. Prendre la vie à bras-le-corps au cœur même de ce qui la rend si tragique, c'est l'appel de cette mère, Teresa de Calcutta, et aussi le mouvement de sa vie livrée aux plus pauvres d'entre les pauvres par amour du Christ.

L'icône offerte à notre contemplation traduit ce mouvement de la charité que rien n'arrête. Elle a été écrite par Marysia Kowalchyk, membre de la communauté Madonna House, en Ontario, qui a étudié l'art de l'icône auprès de différents iconographes. Ses œuvres se retrouvent dans plusieurs églises et chapelles au Canada, aux États-Unis et en Europe.

Un enfant, une mère

Le simple fait que Mère Teresa soit représentée avec un enfant dans les bras en dit long sur son cœur de mère. La manière dont elle le tient contre elle exprime toute la tendresse, la protection, la force de son être maternel. Sa main droite porte l'enfant et sa gauche le soutien, le garde. Debout et très droite, elle a l'aspect d'un pilier, d'une colonne solide sur laquelle toute misère peut s'appuyer pour reprendre souffle.

L'enfant, quant à lui, pose sa petite main sur le cœur de la sainte. Il semble l'entendre battre. Battre d'amour pour lui, battre de l'Amour du Christ. Il reçoit la vie du cœur même de cette mère qui a entendu son malheur et s'est offerte à sa détresse. Elle qui demandait constamment à son Époux: «Quand tu m'apparais affamé, assoiffé ou sous les traits d'un étranger, montre-moi comment te donner de la nourriture, apaiser ta soif ou te recevoir dans ma maison et dans mon cœur. Montre-moi comment te servir dans les plus petits de tes frères.»

Cet enfant est aussi très différent de sa «mère»: sa couleur fait référence au pays qui a vu naître la vocation missionnaire de Mère Teresa et rappelle que cette maternité est toute spirituelle. Pourtant, il est nu, comme au premier contact avec le monde. Combien d'enfants ont été recueillis sans avoir jamais été accueillis et revêtus en cette vie?

Sa vulnérabilité est abritée d'une couverture rouge, signifiant le don, la chaleur, l'amour, la vie éternelle. Le voici désormais rétabli dans sa dignité, guéri de son abandon.

Mère Teresa avait saisi profondément que «la plus grande souffrance est de se sentir seul, sans amour, abandonné de tous». C'est pourquoi elle n'a cessé de répéter que la seule chose importante, c'est l'intensité d'amour que nous

mettons dans le plus petit geste. Son unique réponse devant la souffrance était donc l'amour, un amour intense envers chaque être vivant. Sur cette icône de Kowalchyk, je vois cette réponse dans son regard. C'est lui qui touche, interpelle et rend vivante cette rencontre entre l'image et notre propre cœur. En «écoutant» ses yeux parler, j'entends le cri du Christ: «Faites attention à ne mépriser aucun de ces petits» (Mt 18,10).

L'amour pour réponse

Ce regard d'amour, ces traits façonnés par la compassion sont aussi pour moi un appel à donner une réponse par ma vie, par mes gestes.

En cette année de la Miséricorde, notre pape nous supplie de nous tourner vers nos frères et nos sœurs souffrants, il nous présente les œuvres de miséricorde comme manière d'entrer dans une «révolution de la tendresse» si bien incarnée en Mère Teresa.

La détermination qui émane de tout son être, et particulièrement de son visage, me pousse à prendre position, moi aussi, aujourd'hui. À adopter le pas de cette «grande servante des pauvres, icône du bon Samaritain» (Jean-Paul II), en choisissant l'amour, envers et contre tout. Et à redire avec elle: «Nous sentons bien que ce que nous faisons n'est rien de plus qu'une goutte d'eau dans l'océan. Mais si cette goutte d'eau n'était pas dans l'océan, elle manquerait.»

Espérance

Enfin, j'aimerais relever le fond vert de l'icône. J'y vois le fruit d'espérance que fait naître inévitablement tout geste d'amour, petit ou grand. «Ne vous imaginez pas que l'amour, pour être vrai, doit être extraordinaire.» L'espérance sait que tout peut servir à l'amour. Le vert est aussi utilisé en iconographie traditionnelle pour les scènes de la Nativité, en signe du commencement du salut.

Oui, quand une mère telle que Mère Teresa se lève à l'appel du Christ et choisit de prendre sous sa protection la vie la plus fragile, c'est une nouvelle naissance, un signe merveilleux du salut! ■

Pour aller plus loin:

www.madonnahouse.org/features/artists

LE PETIT PROPHÈTE DU CENTRE-SUD

Daniel Paradis, fondateur de Présence Compassion

En 1997, tel un pèlerin qui prend la route sans trop savoir vers où Dieu le guide, Daniel Paradis est venu vers la grande ville, vers Montréal, lieu riche en possibilités de toutes sortes. Comme seul bagage, un appel: l'appel prophétique à travailler auprès des exclus du rêve américain «*made in Quebec*». Près de vingt ans plus tard, Daniel se retrouve à la tête de Présence Compassion, une organisation catholique qui intervient auprès des gens de la rue du secteur Centre-Sud.

Nous sommes jeudi. Le soleil est au rendez-vous et répand sa chaleur sur le parc Émilie-Gamelin situé à proximité du métro Berri-UQAM.

Récemment revampé, ce parc attire une nouvelle faune urbaine, plus jeune, plus branchée. J'ai rendez-vous avec Daniel à 14 h. J'ai quinze minutes d'avance. Le casse-croute haut de gamme fait sentir sa présence. Les passants ne se doutent de rien, mais dans quelques minutes, une petite brigade, constituée d'un sexologue, d'une religieuse, d'une novice, de séminaristes, d'une policière, d'un gardien de sécurité, de travailleurs de rue, de stagiaires en criminologie et de bénévoles, va prendre d'assaut la petite place.

Les voilà qui arrivent. En un éclair, ils montent leurs tables et les décorent de ballons multicolores. Ils ont à peine le temps de terminer leur petit aménagement qu'une dizaine de personnes, sorties de nulle part, se mettent en rang afin de recevoir des pâtisseries, une tisane et des conseils.

Je regarde la troupe d'intervenants. Je perçois la vaste expérience du groupe. Au cours des années, il a réussi à tisser des liens avec les diverses autorités de la ville. Toutefois, à l'image du parcours de son fondateur, celui de Présence Compassion n'a pas été un long fleuve tranquille.

Remontons dans le temps.

La veille, mercredi après-midi, Daniel m'a parlé de sa vie, intimement liée à l'histoire de Présence Compassion.

Né à Palmarolle, un petit village situé en Abitibi, il ressent très fortement l'appel du Seigneur dès l'âge de quatre ans. «Le soir avant de m'endormir, je ressentais une grande chaleur dans la région du cœur. Je savais que quelque chose m'habitait. C'était invisible, mais bien présent. Mon premier livre de chevet a été la Bible. J'avais six ans. Déjà, je me demandais si je devais aller vers la prêtrise. Mon entourage se doutait de quelque chose, mais je vivais cela dans le secret de mon cœur et de ma conscience.»

Une vocation

Petit à petit, la vocation de Daniel s'est précisée. Il est devenu clair que le Seigneur le voulait pour son Église comme laïque. Dès 16 ans, comme les prophètes bibliques, il veut partir pour la grande ville afin de travailler auprès des personnes de la rue. Son directeur spirituel le convainc de se former avant d'entreprendre sa mission. Sagement, il accepte de se soumettre à sa volonté.

À la fin de ses études, il se dirige enfin vers Montréal. «Je suis parti avec mon sac à dos. Je ne savais pas si j'allais pouvoir me trouver un emploi. Seule une parole m'habitait: "Cherchez d'abord le Royaume de Cieux et le reste vous sera donné." J'ai appliqué cette parole. Je l'ai vécue. J'ai renoncé à beaucoup, mais j'ai reçu beaucoup aussi.»

«J'ai vécu dans une certaine pauvreté. J'ai fait appel à l'aide sociale. Je louais un appartement.» La propriétaire lui trouvait des assiettes et des ustensiles afin qu'il puisse manger! «J'ai commencé très simplement. Sans trop de craintes. Je me sentais à ma place.»

Même si les besoins sont grands dans le domaine communautaire, il tarde à se trouver un emploi. Il souhaitait travailler pour une organisation chrétienne. Il considère même l'idée de repartir en Abitibi, où un poste d'intervenant s'offre à lui. Il prend la décision de rester à Montréal. Après quelque temps, en 1999, il devient agent de pastorale dans deux écoles primaires dans le Centre-Sud.



Après avoir travaillé avec l'abbé Christian Beaulieu comme intervenant au centre d'accueil Le Pharillon et au Souffle de vie, il quitte son emploi pour enfin accomplir sa mission : travailler dans la rue. Il se retrouve pour un temps auprès du père Pops, fondateur de Le Bon Dieu dans la rue. Victime de coupes budgétaires, l'organisme le congédie.

Finalement, par l'intermédiaire d'un ami, il rencontre le curé de la paroisse Notre-Dame-de-Montréal, qui cherchait une personne pour s'occuper des gens de la rue. « Il cherchait depuis dix ans. Moi, j'attendais depuis tout ce temps ! » Grâce à ce prêtre, il a créé Présence Compassion, qui travaille auprès des itinérants et d'anciens prisonniers depuis déjà 15 ans.

« Sur de verts pâturages... »

Parmi les exclus qu'il rencontre, il croise des personnes vivant avec des problèmes de santé mentale. « Lorsqu'ils prennent leurs médicaments, ils vont bien. Quand ils ne les prennent plus, nous voyons la même personne, mais avec une autre personnalité. Lorsqu'ils vivent une crise psychotique, certains font des délires religieux. J'en ai rencontré un qui écrivait des passages bibliques sur sa veste en denim. Il me l'a donnée après une de ses crises. »

Daniel s'interrompt afin de me montrer cette veste, véritable artéfact. Je distingue une phrase : « Sur de verts pâturages, tu me fais reposer. »

Lorsqu'il les rencontre dans la rue, il parle avec eux, les écoute. Avec certains, il agit comme guide spirituel. « Mon travail est le même qu'un travailleur de rue embauché par un CLSC, mais il y a ce petit plus qui est la spiritualité ! (Rires) Pour moi, c'est non négociable. C'est pourquoi j'ai fondé Présence Compassion. Aujourd'hui, je me sens tellement près du pape François, compris par lui ! Il est un baume qui atténue le sentiment de solitude qui nous habite parfois dans ce combat pour la justice et la compassion. Que j'aimerais le rencontrer ! »

■

Comme les prophètes bibliques dont il s'inspire, Daniel poursuit sa mission. Marié, il est père d'un enfant de 10 ans, Ézéchiél. Sa femme, Judith, est son adjointe à Présence Compassion. C'est avec sa petite Église domestique, entourée de sa troupe d'intervenants, qu'il poursuit désormais sa mission auprès des exclus d'une ville qui s'apprête à célébrer en grand le 375^e anniversaire de ses premiers pas chancelants, réalisés grâce à l'appui de prophètes qui ont donné leur vie pour les pauvres, ces préférés du Royaume. ■

Yves Casgrain : Missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets, Yves aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne. Son tout premier article professionnel a été publié dans *L'Informateur catholique* il y a plus de 25 ans.

Exercices pratiques DE PRIÈRE



La prière est tellement simple qu'elle est à la portée de tous. Dans mes chroniques précédentes, j'ai passé en revue quelques positions corporelles que nous prenons spontanément dans la prière: debout, à genoux, assis. Je vous propose quelques exercices pratiques de prière que l'on retrouve dans la nouvelle édition de mon *Guide pratique de la prière chrétienne*. Ils peuvent vous aider à entrer dans l'oraison intérieure, appelée aussi prière contemplative.

Ce ne sont que des suggestions, bien sûr. C'est vous qui êtes le mieux placé pour savoir quelle position ou quelle

attitude vous aide le mieux à prier. La prière est différente pour chacun, et l'Esprit Saint saura bien vous montrer ce qui est le mieux pour vous. C'est en priant qu'on apprend à prier.

Debout

Trouvez un endroit calme. Tenez-vous droit, les pieds bien à plat au sol. Détendez-vous en faisant quelques respirations. Récitez une prière que vous connaissez ou gardez le silence en prenant conscience que vous êtes vivant et que vous êtes la gloire de Dieu. Joignez lentement les mains

près du cœur ou sous le nez, la tête légèrement inclinée. Vous croyez que vous êtes appelé à la résurrection, à la suite du Christ. Levez les bras vers le ciel et formulez au Christ ce que vous ressentez.

«Jésus, je crois en toi, mais augmente ma foi. Tu sais que je t'aime, reste avec moi.» Soyez tout entier dans ce que vous lui dites. Ouvrez-vous à la présence de son Esprit. «Viens, Esprit Saint. Soutiens-moi de ton souffle. Rends-moi disponible à ton action, attentif à la Parole de Dieu.» Vous pouvez rester quelques secondes ou minutes dans cette prière toute simple et profonde. Puis vous reprenez vos activités avec plus de paix.

À genoux

L'agenouillement et l'inclinaison rendent visible l'amour que nous portons pour le Christ, modèle de douceur et d'humilité. Ces postures peuvent très bien commencer un temps d'adoration ou d'oraison silencieuse.

Dans un oratoire ou à la maison, vous vous mettez à genoux et vous dites au Seigneur que vous l'aimez. Vous pouvez aussi vous assoir sur les talons, si l'espace le permet, vous prosterner et vous incliner jusqu'à poser le front sur les mains, qui sont à plat sur le sol. Vous restez ainsi le temps qu'il faut. Votre corps s'intériorise. Vous respirez régulièrement, sans effort. Vous redressez lentement le dos, le cou et la tête en déroulant les vertèbres de bas en haut.

La colonne vertébrale est une échelle qui permet de vivre la dimension verticale de la prière. Vous pouvez vous assoir confortablement sur une chaise, répéter le nom de Jésus, écouter le silence qui vous parle, malgré les distractions. Vous faites des actes de foi, d'espérance et d'amour afin de toujours revenir au lieu intérieur du cœur où habite le Seigneur.

Assis

Assoyez-vous dans un lieu tranquille, de la manière où vous êtes le plus à l'aise pour rester immobile et garder l'attention: assis sur une chaise, sur les talons, sur un petit banc, sur un coussin. Les vêtements ne sont pas trop serrés. Vous enlevez vos chaussures. Fermez les yeux et prenez conscience de votre respiration.

Vous détendez chaque partie du corps, sans effort. Vous commencez par les pieds, les genoux, les jambes. Vous ressentez la pesanteur de chaque membre. Vous continuez lentement avec les mains, les poignets, les bras, les épaules. Vous les détendez en les fixant mentalement.

Vous détendez les vertèbres. Vous tournez la tête légèrement. Vous décontractez chaque partie du visage en les visualisant. Concentrez-vous sur la respiration. Vous relâchez le ventre. Vous êtes calme et vous goûtez la musique du silence.

Laissez monter les images comme elles se présentent, sans trop y faire attention. Prenez conscience que votre corps est le temple de l'Esprit Saint et que le Christ vit en vous. Les sens sont en éveil. Vous pouvez vous rappeler une parole de Dieu, une antienne, un refrain, comme un verset de psaume: «Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur» (Ps 33,9). La prière est détente et espérance, attente de Dieu et abandon à son amour miséricordieux. Vous restez ainsi quelques minutes.

Vous pouvez terminer en récitant lentement un *Notre Père* ou une autre prière que vous aimez. Vous faites lentement le signe de la croix et vous ouvrez les yeux. Cette pratique de «l'assise» peut ne durer que vingt minutes, mais vous en récoltez les fruits pendant tout le reste de la journée. ■

Prière

Je me tiens devant toi, Seigneur,
le cœur ouvert et reconnaissant.
Je sais que tu m'aimes,
même si je ne ressens pas ta présence.
Je m'abandonne à ta miséricorde
comme ton enfant bienaimé
et je me repose dans ta parole.

Merci d'être là, mon Dieu,
dans cette offrande pauvre
de mon corps uni au tien,
un rappel de la vie d'oraison,
un grand amour silencieux
à vivre le reste de la journée
au cœur du monde.

Jacques Gauthier a publié récemment: *Récit d'un passage* (Parole et Silence / Novalis); *Jésus raconté par ses proches* (Parole et Silence / Novalis); *Chemins vers le silence intérieur avec Thérèse de Lisieux* (Parole et Silence); *Guide pratique de la prière chrétienne* (Presses de la Renaissance). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue: jacquesgauthier.com.



Mère de Dieu

MÈRE DES HOMMES

Notre-Dame de Guadalupe, Mexico, 1531

Le samedi 9 décembre 1531, très tôt le matin, Juan Diego, un indigène de 54 ans converti au christianisme depuis quelques années, marche au pied de la colline du Tepeyac au nord-ouest de Mexico. Il entend alors un chant merveilleux d'oiseaux.

Puis une voix féminine l'appelle : « Juanito, Juan Dieguito. » L'usage du diminutif fait penser à une mère qui appelle son petit enfant. Arrivé au sommet du mont, Juan aperçoit une très grande dame aux vêtements brillants comme le soleil. À ses pieds, la nature semble transfigurée en pierres précieuses.

Juanito

— Juanito, le plus humble de mes fils, où vas-tu ?

— Madame, je dois atteindre ton église à Mexico, afin de poursuivre les choses divines qui nous sont enseignées par nos prêtres.

— Comprends bien, le plus humble de mes fils, que je suis la toujours vierge Sainte Marie, Mère du vrai Dieu pour qui nous existons, du Créateur de toutes choses, Seigneur du ciel et de la terre. J'aimerais qu'une église soit érigée ici, rapidement, afin que je puisse vous montrer et vous donner mon amour, ma compassion, mon aide et ma protection, parce que je suis votre mère miséricordieuse, à vous, à tous les habitants de cette terre et à tous ceux qui m'aiment, m'invoquent et ont confiance en moi. J'écoute leurs lamentations et je remédie à leurs misères, leurs détresses et leurs peines. Va au palais de l'évêque

de Mexico et tu lui diras que je manifeste un grand désir qu'ici une église soit construite en mon honneur.

— Madame, je vais obéir à tes instructions ; maintenant je dois te quitter, moi, ton humble serviteur.

« Je ne suis rien »

En toute hâte, Juan se rend au palais épiscopal raconter ce qu'il a vu à M^{gr} Zumarraga. Mais celui-ci a de la peine à le croire et le renvoie. Déçu, il retourne alors voir la dame et lui demande d'envoyer à sa place une personne importante qui inspire le respect, afin qu'on la croie, « car moi, je ne suis rien, je suis une petite ficelle, une minuscule échelle, une queue, une feuille », dit-il.

Mais la dame lui répond : « Écoute, ô le moindre de mes fils, tu dois comprendre que j'ai de nombreux serviteurs et messagers à qui je peux confier l'accomplissement de mon message et l'exécution de mon désir, mais c'est toi précisément que je sollicite et demande de m'aider afin que, par ta médiation, mon vœu soit accompli. Je t'implore ardemment, toi le moindre de mes fils, et avec fermeté je t'ordonne d'aller demain voir l'évêque. » Juan retrouve confiance et se décide à retourner voir son évêque le lendemain matin.

Comme à Lourdes et à Fatima, la Vierge choisit toujours les plus petits pour porter les plus grands messages. De cette manière, elle nous rappelle que le grand secret de l'Évangile réside dans l'humilité, unique réceptacle de la charité. « Il élève les humbles » (Lc 1,52) ; « Il faut qu'il grandisse,

et moi, que je diminue» (Jn 3,30); «Qui s'abaisse sera élevé» (Lc 9,14). Car seul le pauvre de cœur peut accepter de tout recevoir de Dieu et de tout partager aux hommes.

« Ni doute ni soupçon »

Après avoir longuement attendu, Juan raconte de nouveau son histoire à l'évêque.

Cette fois, ce dernier prend le temps de l'interroger rigoureusement. M^{gr} Zumarraga est mieux disposé, mais il lui demande un signe qui confirmera ses paroles. Juan se rend donc de nouveau rencontrer la dame sur la colline, et celle-ci lui dit : «Très bien, mon petit, tu repartiras là-bas demain, afin de porter à l'évêque le signe qu'il a demandé. Avec cela, il te croira et dans son regard il n'y aura ni doute ni soupçon. Et sache, mon petit, que je te récompenserai pour ta sollicitude, tes efforts et ta fatigue à mon égard. Je t'attendrai ici demain.»

Mais le lendemain, l'oncle de Juan étant à l'article de la mort, il ne peut accomplir sa mission, prenant plutôt le temps de trouver un médecin et un prêtre pour son oncle.

« Que ton cœur ne soit pas troublé »

Le lendemain 12 décembre, passant près de la colline, Juan cherche à éviter la dame, car il a peur et honte de lui avoir désobéi.

Mais celle-ci le voit et le réconforte : «Écoute-moi et comprends bien, le moindre de mes fils, rien ne doit t'effrayer ou te peiner. Que ton cœur ne soit pas troublé. N'aie pas peur de cette maladie ni d'aucune autre maladie ou angoisse. Ne suis-je pas là, moi qui suis ta Mère? N'es-tu pas sous ma protection? Ne suis-je pas ta santé? Ne reposes-tu pas heureux en mon sein? Que désires-tu de plus? Ne sois pas malheureux ou troublé par quoi que ce soit. Ne sois pas affligé par la maladie de ton oncle, il n'en mourra pas. Sois assuré qu'il est maintenant guéri.»

Elle lui dit aussi de grimper sur la colline pour cueillir des roses en plein hiver. Ces fleurs seront le signe qu'a demandé l'évêque. Juan les garde précieusement dans son pauvre manteau fait en fibre de cactus. Il se précipite alors à l'évêché et déplie son manteau devant l'évêque. Les roses tombent à terre et laissent apparaître sur le manteau une fabuleuse image de la Mère de Dieu.

L'évêque tombe à genoux, prie, demande pardon à la Vierge pour son incrédulité et place le manteau dans sa

chapelle. Il demande à Juan l'emplacement exact où il doit faire construire une église. De retour à sa maison, Juan retrouve son oncle guéri miraculeusement par la Vierge qui lui est apparue et qui lui a révélé vouloir être appelée Notre-Dame de Guadalupe.

Patronne des Amériques

En 1533 la construction du premier sanctuaire est déjà achevée. Dans les années qui suivent, les conversions d'Indiens explosent pour atteindre plus de 8 millions de baptisés en 1537, soit plus de 3500 par jour! Plusieurs autres églises toujours plus grandes seront construites au fil des ans, jusqu'à l'actuelle érigée en 1976 et dont le toit de bois est un cadeau de l'Église du Canada.

Le 14 novembre 1921, pendant la révolution anticatholique au Mexique, une bombe placée dans un bouquet de fleurs explose sous l'image. L'explosion détruit les marches de marbre de l'autel et les chandeliers. Le retable en marbre est cassé en morceaux. La croix en laiton du tabernacle se plie même en deux. Les vitres de la plupart des maisons proches de la basilique se brisent. Par contre, celle qui protège l'image n'est même pas fêlée. Et – ô miracle! – l'image demeure intacte.

Pie XII déclare Notre-Dame de Guadalupe patronne des Amériques en 1946. Chaque année, de 10 à 20 millions de pèlerins se rendent au sanctuaire, ce qui en fait le plus important lieu de pèlerinage marial au monde.

Une image miraculeuse

L'image de Notre-Dame de Guadalupe est la seule œuvre d'art qui vient du ciel! Elle est un signe encore pour nous aujourd'hui. L'image ne comporte aucun coup de pinceau et semble imprimée photographiquement sur le manteau. Les étoiles sur le manteau de la Vierge rendent compte de la position exacte des constellations vues de Mexico au matin du 11 décembre 1531 à 10 h 40. Le dessin des étoiles est inversé, comme s'il avait été projeté sur le tableau à partir d'une source extérieure.

Dans les yeux de la Vierge, on peut apercevoir au microscope l'image convexe des personnes regardant le manteau de Juan Diego quand il le déplia. Cette image respecte le phénomène optique de Purkinje-Sanson, découvert dans les années 1880.

En 1936, le Prix Nobel de chimie Richard Kuhn étudie des fibres du manteau et constate que les colorants utilisés ne sont pas d'origine minérale, ni végétale, ni animale. En 1981, des experts de la NASA n'arriveront pas plus

à expliquer l'origine inconnue des couleurs et l'incroyable résistance de l'image qui, au fil du temps, aurait normalement dû se dégrader en moins d'une décennie.

Par comparaison, une copie de l'image de Notre-Dame de Guadalupe peinte au 18^e siècle avec un très grand soin et conservée dans les mêmes conditions climatiques que l'originale s'est totalement détériorée en peu d'années. «L'étude de l'image a été l'expérience la plus bouleversante de ma vie», écrira l'un des scientifiques dans son rapport.

Le plus étonnant demeure des phénomènes inexpliqués qui laissent penser que l'image réagit comme un être vivant. Ainsi, la température de la toile oscille comme le corps humain entre 36,6 et 37 °C. On peut aussi observer des variations de couleurs selon que l'on s'approche ou s'éloigne de l'image. Enfin, en 1991, on a découvert que le bord des paupières de la Vierge présente des signes d'une microcirculation artérielle.

La science, qui est si souvent invoquée comme prétexte à l'incrédulité, nous montre aujourd'hui des signes de crédibilité qui étaient restés cachés pendant des siècles et devant lesquelles elle doit demeurer muette comme devant un mystère.

« Je suis la Mère du vrai Dieu »

Le nom «Guadalupe» n'est pas anodin. Il fait référence à une statue miraculeuse en Espagne liée à la lutte contre l'arianisme, une hérésie qui nie la divinité du Christ. Or, l'apparition de Mexico met justement en lumière le plus fondamental de tous les privilèges de Marie: sa maternité divine. Marie n'est pas seulement mère de l'humanité du Christ. Marie est véritablement mère de Dieu! La Guadalupe l'exprime d'abord discrètement dans son corps, puisqu'elle apparaît enceinte de trois mois de Jésus. Puis elle le déclare à Juan Diego: «Je suis la toujours vierge Sainte Marie, Mère du vrai Dieu.»

La maternité divine nous aide à toujours mieux mettre en lumière le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire la double nature humaine et divine du Christ. «Mère» contre ceux qui nient son humanité, «de Dieu» contre ceux qui nient sa divinité. Non pas mère de la divinité, mais mère d'un fils qui est Dieu. Mère d'un homme qui, dès l'instant de sa conception, est personnellement Dieu. Comment expliquer cette nuance?

Il faut d'abord reconnaître que l'on n'est pas la mère d'une nature, mais d'une personne. Bien qu'aucune mère ne donne à ses enfants l'âme et la personnalité, on ne dit pas qu'elle est mère seulement de la chair, mais bien mère

de toute la personne. Voici la mère de François... et non la mère de la chair de François! De même, Marie n'est pas mère du corps de Jésus, mais mère de Jésus (Lc 8,19; Jn 2,1; Ac 1,14).

Or, le nom propre désigne la personne qui vit en ce corps. Et puisque cette personne est divine, Marie se trouve donc être mère de Dieu. «D'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi?» (Lc 1,43).

« Je suis votre mère »

La dame révèle aussi à Juan Diego sa maternité universelle: «Je suis votre mère miséricordieuse, à vous, à tous les habitants de cette terre et à tous ceux qui m'aiment.» Mère de la tête du corps mystique, Marie est aussi mère de ses membres. Avec l'amour d'une mère, elle veille sur nous, nous protège et nous conduit à son Fils. Il n'y a rien à craindre si nous sommes avec elle «comme un petit enfant contre sa mère» (Ps 130).

Étoile de l'évangélisation

Au-delà des signes manifestés par Notre Dame de Guadalupe, c'est son cœur de mère qui est important. Son cœur qui aime Jésus et qui nous aime comme ses propres enfants. Ce cœur qui veut nous donner son amour, sa compassion, son aide et sa protection. Ce cœur qui écoute nos lamentations et remédie à nos misères.

Le cœur de Marie est le plus proche des hommes parce qu'il est le plus proche de Dieu. Elle qui a donné la vie humaine à Dieu, elle donne aussi la vie divine aux hommes. C'est donc par son cœur maternel que Marie est «l'Étoile de la première et de la nouvelle évangélisation», comme l'appelaient saint Jean-Paul II. Une mère et une étoile non seulement pour l'Amérique, mais aussi pour le monde entier.

Sainte Marie, Mère de Dieu et notre mère, priez pour nous! ■

Jeune consacré avec les Missionnaires de l'Évangile, **Simon-Pierre Lessard** est un ami de Dieu et des hommes, un passionné de contemplation et de mission. Féru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Membre du conseil de rédaction où il s'exprime sans retenue, il nous partage fréquemment sur papier et sur écran le fruit de sa contemplation. C'est sa manière de rendre raison de l'espérance qui est en lui!



Aide à
l'Église en Détresse
CANADA

PRIER • INFORMER • AGIR

AUJOURD'HUI DANS LE MONDE

200 MILLIONS DE CHRÉTIENS PERSÉCUTÉS

À CAUSE DE LEUR FOI !



ACN © Carole AlFarah

Votre don change des vies : Tél. : 514 932-0552 • 1 800 585-6333 • acn-aed-ca.org



nouveauté

Récit d'un passage

Jacques
Gauthier

En ces temps où l'on parle beaucoup de mourir dans la dignité, de compassion, ce récit apporte un témoignage très fort pour l'accompagnement des mourants. Jacques Gauthier relate la maladie et le décès de son beau-père avec amour et foi. Il écrit : « Que nous soyons sur notre lit de mort ou non, un monde immense habite en chacun de nous. C'est un monde de paroles et de silences, comme une maison non bâtie de mains d'hommes, où chaque pièce s'ouvre sur le désir d'aimer. »
Un livre à découvrir.

Paris et Montréal
Parole et Silence / Novalis, 2016
190 pages
14,95 \$



IDÉES CADEAUX



Découvrez nos nombreux livres

www.publicationsduquebec.gouv.qc.ca
418 643-5150 ou 1 800 463-2100
www.facebook.com/PublicationsQuebec

Publications
Québec





L'ANGÉLUS

La prière de l'Angélus tend à disparaître, mais autrefois, les cloches de nos églises sonnaient matin, midi et soir en l'honneur du grand mystère de l'Incarnation du Christ.

Ainsi débute cette prière : « L'Ange du Seigneur apporta l'annonce à Marie », d'après le texte de l'Évangile de saint Luc (1,28-42). L'Angélus prend sa source dans la prière de l'*Ave*. Il est une prière en trois versets qui se terminent par un *Je vous salue, Marie* et qui se conclut par une courte oraison.

Origine nébuleuse

On dit que saint Bonaventure, au 13^e siècle, prenait soin de faire tinter la cloche – trois fois trois tintements suivis d'une volée de cloches – pour appeler ses religieux et les fidèles d'alentour à réciter trois *Ave* après les complies. Rapidement, on en est venu à associer cette prière au tintement de la cloche.

Cette pratique est devenue très populaire au 12^e et au 13^e siècles dans toute l'Europe, de l'Italie jusqu'en Hongrie. Le pape Jean XXII, en 1327, promeut cette coutume, à laquelle il attache une indulgence. Le miniconcile de Paris (1344) recommandera alors la pratique de l'Angélus à la fin de chaque journée.

D'autres sources affirment que son origine est encore plus éloignée et remonterait à Guillaume le Conquérant (1027-1087). À l'époque, le tintement de la cloche était associé au couvre-feu ; on sonnait la cloche pour la prière, puis on invitait les gens à rentrer chez eux et à fermer leur porte. On croit que la volée de cloches qui suit les trois séries de trois tintements serait un héritage de cet ancien couvre-feu médiéval.

Certains attribuent l'Angélus au pape Urbain II pour soutenir les croisés lors de la première croisade, en 1090.

Une trainée de poudre

C'est en Angleterre qu'on ajoute l'Angélus le matin, dès 1330. L'Angélus du midi, lui, fait son apparition en 1472 à la suite de la victoire des chrétiens sur les Turcs à Belgrade (1456). C'est Louis XI qui le prescrit en demandant que cette prière soit pour la paix. Dès lors, le triple Angélus se répand dans tout l'Occident.

Aujourd'hui, l'usage a gagné toute l'Église. À Rome, l'Angélus de midi est devenu un rendez-vous avec le pape, qui s'adresse à la foule rassemblée sur la place Saint-Pierre et qui rejoint tous les chrétiens du monde.

Plusieurs églises sonnent encore l'Angélus trois fois par jour, nous rappelant que les cloches sont un des différents sacramentaux offerts par l'Église, un signe sacré qui vient soutenir les sacrements. Il est un appel à la prière qui nous force à sortir de nos occupations quotidiennes et de nos « urgences » pour revenir au but véritable de notre vie : l'union au Christ et à son Église en un cœur à cœur.

Pour aller plus loin

Pour les plus *geeks*, on peut se procurer l'appli Angelus : <http://angelus.prionseneglise.fr/appli/>. On a le choix des heures et même l'option de faire tinter les cloches. Bonne prière à tous !

Brigitte Bédard : Journaliste indépendante depuis 1996, elle est aussi membre de notre conseil de rédaction depuis 2012. Elle vient de publier *Et tu vas danser ta vie* (Éditions Néhémie), son témoignage de conversion franc et direct.



LA BARBE DU BARBU

Vous le saviez peut-être: la barbe du barbu est un caractère sexuel secondaire. Secondaire parce que la barbe, de toute évidence, ne participe pas directement au système reproducteur (c'est-à-dire les organes sexuels). En la portant, le barbu cherche à conquérir la dame tout en s'imposant à ses rivaux. C'est pourquoi elle apparaît au moment de la maturité sexuelle. Même s'il ne s'agit que d'un duvet, elle annonce aux dames et aux messieurs de quel bois le barbu se chauffe. Fascinant, non ?

Est-ce à dire que plus la barbe est grosse, plus le barbu est imposant ? Non. Tranquillisez-vous, messieurs ! Ne faites pas comme certains moustachus qui omettent volontairement de se raser les poils du nez afin de donner à leur moustache plus de volume ! Et surtout, surtout, ne faites pas comme ceux qui, pour une raison inexplicable et impardonnable, négligent de se raser les poils du nez et des oreilles, barbus ou pas !

Sachez que la barbe est affaire de bichonnage appliqué. D'ailleurs, comme le disait si bien G. K. Chesterton, on ne peut pas se laisser pousser la barbe sur un élan de passion ! La chose doit être réfléchie, certes, mais surtout travaillée, dorlotée, chouchoutée, taillée, soignée et parfumée. Même en s'y adonnant consciencieusement, certains barbus, à leur grand désarroi, devront mettre des années avant d'obtenir une barbe respectable, tandis que d'autres, plus désespérés encore, n'y parviendront jamais.

Ce qui est certain, c'est que, de tout temps, on a attribué aux barbus de grandes vertus: sagesse, virilité, statut

social élevé. Taillée trop drue, elle est trop piquante pour qu'on puisse s'adonner à des embrassades passionnées. C'est lorsqu'elle est longue et douce qu'on l'apprécie – parole d'épouse de barbu !

Il y a le *sex-appeal* de la barbe, mais avant tout, et surtout, il y a le côté mystique qui nous inspire. Dans son *Discours sur le psaume 132*, saint Augustin louange la barbe des moines, car «la barbe, dit-il, est le symbole de la force, elle est le propre d'une jeunesse vigoureuse, alerte et robuste. De là vient qu'en parlant de ces sortes d'hommes nous disons: c'est un barbu».

Le saint n'était pas pogonophobe ! (Il ne s'agit pas de la peur des pogos, mais bien de l'aversion envers les barbes.) Et sainte Barbe ? De son petit nom Wilgeforte («Vierge forte»). Convertie, elle aurait été persécutée et martyrisée par son propre père. Elle est dépeinte sous les traits d'une vierge miraculeusement barbue et crucifiée (!).



Quoi qu'il en soit, des catholiques, tous barbus et donc très de leur temps, ont créé le Catholic Balm co., où le barbu peut trouver l'unique baume à barbe catholique, le Barbatus, vendu en cinq variétés de parfums: saint chrême, lectio, franciscain, encens et orthodoxie. Amen ! ■

Pour aller plus loin :

<http://catholicbalm.co/>



ÉGLISE EN SORTIE >>

avec Francis Denis

Église en sortie est une émission sur la réalité de l'Église au Québec et au Canada francophone. Animée par Francis Denis et d'une durée de 25 minutes, *Église en sortie* est diffusée les vendredis soirs à 19h30. Gardant une perspective missionnaire, cette production originale de S+L vise à informer les catholiques et tous les francophones du Québec et du Canada sur les différentes initiatives apostoliques et catéchétiques des églises locales. Suivant l'invitation du pape François à la transformation missionnaire de l'Église, Francis Denis et ses invités vous accompagneront chaque semaine à la découverte de cette Église « en sortie » qui, selon les mots mêmes du Pape argentin : « est la communauté des disciples missionnaires qui prennent l'initiative, qui s'impliquent, qui accompagnent, qui fructifient et qui fêtent » (EG, n° 24).

www.seletlumieretv.org



Siège social
114, rue Richmond Est
Toronto, ON M5C 1P1
416 971-5353
1 888 302-7181



Fondation catholique
SEL ET LUMIÈRE MÉDIA

Division Montréal
1071, rue de la Cathédrale
Montréal, QC H3B 2V4
438 795-5029
1 888 302-7778

Vidéotron **242** Rogers **240** Cogeco (Ontario) **185** Shaw **160** Eastlink **356** Bell Fibe **654** Telus **159** Sogetel **28**

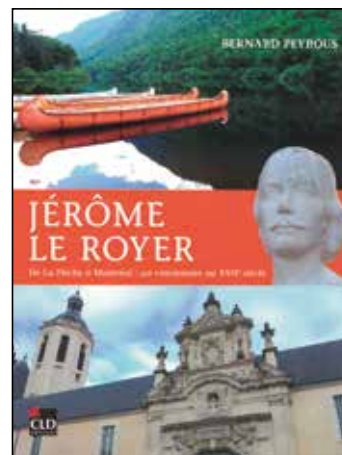


DIEU PRÉSENT DANS LE SILENCE

Voilà un petit livre authentique aussi profond que facile à lire. Au-delà des méthodes et des techniques à suivre, l'auteur sait nous introduire sur le chemin d'une expérience transformante avec Dieu. Dans nos sociétés actuelles où la connaissance, la maîtrise et l'estime de soi tiennent une place importante dans la réalisation d'une vie épanouissante, quelle est la place que nous savons accorder à l'amour gratuit pour Dieu et pour le prochain ?

Ce livre saura, d'une part, nous prévenir des subtilités du narcissisme observable dans notre société actuelle et, d'autre part, nous offrir un renouvellement dans notre vie de prière personnelle. Pour ma part, *Le petit traité de la prière silencieuse* a su me faire entrer dans un dynamisme et une joie authentique, fruit d'un véritable dialogue d'amour avec Dieu.

Jean-Marie Gueullette, *Le petit traité de la prière silencieuse*, Albin Michel, 2015 (édition de poche), 185 pages.



À LA RENCONTRE D'UN AVENTURIER DE DIEU

La fondation de Montréal, épopée de foi et de courage, regorge de figures d'aventuriers. Parmi ceux-ci, Jérôme Le Royer de la Dauversière est un personnage étonnant. Beaucoup connaissent son nom, peu son histoire.

Laïc engagé, il vit son métier de percepteur des impôts avec droiture et sagesse. Père de famille, il fonde les Religieuses hospitalières de Saint-Joseph. Homme d'action, il renouvelle l'administration et les soins dans les hôpitaux. Aventurier originaire de la petite ville française de La Flèche, il fonde Montréal sans jamais traverser l'océan. Ami de Dieu, il s'élance dans la vie mystique.

Abondamment illustré, l'ouvrage du P. Bernard Peyrous nous trace le contexte historique de ce témoin inspirant et de l'aventure spirituelle de la fondation de Montréal. Un livre qui suscite l'action de grâce pour nos racines et donne le goût d'entrer à notre tour dans l'aventure passionnante de la vie avec Dieu.

Bernard Peyrous, *Jérôme Le Royer. De La Flèche à Montréal: un visionnaire au XVII^e siècle*, CLD Éditions, 2016, 146 pages (en vente au Musée des hospitalières, 514 849-2919).

SANS SCRUPULE

Voilà déjà quelques années que je m'intéresse aux rites orientaux. Je me souviens de mes premiers pas dans la liturgie du Levant. La première communauté que j'ai visitée fut les melkites, un groupe arabophone de rite byzantin.

Je me rappelle aussi qu'à l'époque j'étais particulièrement scrupuleux. Je n'en suis pas encore complètement guéri. Saint François de Sales disait : « Les scrupules sont fils de l'orgueil le plus fin. » Certainement, j'ai toujours besoin aujourd'hui du don d'humilité.

C'est peut-être pour cette raison que j'ai retenu ces prières d'avant communion du rite byzantin, car elles ont su m'apaiser :

Je crois, Seigneur, et je confesse que tu es en vérité le Christ, le Fils du Dieu vivant, venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier. Je crois encore que ceci même est ton Corps très pur et que ceci même est ton Sang précieux. Je te prie donc : aie pitié de moi et pardonne-moi les fautes volontaires et involontaires, commises en paroles, en actes, sciemment ou par inadvertance, et rends-moi digne de participer, sans encourir de condamnation, à tes Mystères très purs pour la rémission des péchés et la Vie éternelle. Amen.

À ta Cène mystique, Fils de Dieu, reçois-moi aujourd'hui ; je ne révélerai pas le Mystère à tes ennemis et je ne te donnerai pas le baiser de Judas, mais comme le larron, je te confesse : souviens-toi de moi, Seigneur, dans ton Royaume.

Que la participation à tes saints Mystères, Seigneur, ne me soit ni jugement ni condamnation, mais la guérison de mon âme et de mon corps. Amen.

Comme vous pouvez le voir, la première partie est une confession semblable à celle du *Confiteor* (« Je confesse à Dieu... »), incluant une affirmation de foi en l'eucharistie. C'était d'ailleurs autrefois la pratique chez les latins de réciter le *Confiteor* avant de communier en dehors de la messe.

La deuxième prière est un renoncement au mal et un abandon à Dieu. Elle est comparable à la prière dite du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guéri », ou ce qui sera probablement la version du nouveau *Missel* : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, mais dis seulement une parole et mon âme sera guérie. » La différence principale étant qu'on y donne en exemple le bon larron plutôt que le centurion, mais les deux nous parlent d'un pécheur qui demande d'être sauvé.

La dernière prière est une demande de guérison. Celle-ci existe de manière presque identique dans le rite latin, mais elle est réservée au prêtre-président : « Seigneur Jésus Christ, que cette communion à ton corps et à ton sang n'entraîne pour moi ni jugement ni condamnation, mais qu'elle soutienne mon esprit et mon corps et me donne la guérison. » Le *Missel* dit que le prêtre fait celle-ci pour se préparer à la communion. La même explication exhorte les fidèles à la dire aussi au même moment (après la fraction du pain), mais de manière silencieuse.

Il n'y a donc que peu d'éléments nouveaux dans cette prière, outre la manière dont ceux-ci sont structurés. Tout d'abord une confession, ensuite l'abandon à Dieu, puis une demande de guérison et finalement, bien sûr, la communion elle-même.

Cette première aventure dans le monde de l'Est n'a fait qu'augmenter mon désir de rencontrer ces « mystérieux Orientaux ». Si vous suivez cette chronique depuis un temps, vous aurez compris que celle-ci est inspirée par cette déclaration de saint Jean-Paul II : « L'Église doit respirer avec ses deux poumons ! » (*Ut unum sint*, n° 54). ■

Alexandre Dutil : Étudiant à la maîtrise en théologie avec un intérêt particulier pour l'histoire de l'Église et la liturgie, Alexandre Dutil est membre du conseil de rédaction du *Verbe*. Son esprit posé et son attachement à l'Église sont des atouts de taille autour de la table du conseil. Il est actuellement stagiaire agent de pastorale pour la paroisse Saint-Patrick, à Québec.

Texte et photos: Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

UNE BOUÉE POUR LES JUNKIES

La communauté Cenacolo

« Si j'avais connu la communauté du Cenacolo avant, j'aurais sauvé beaucoup d'années perdues. » C'est une remarque qu'on entend souvent à propos du Cenacolo, une communauté née en Italie qui accueille des jeunes en détresse. Au bout de seulement trois ans, les jeunes qui y entrent – qu'ils soient drogués ou en quête de sens – en ressortent complètement transformés. Fortement touchés par les fruits de cette œuvre de miséricorde, plusieurs Québécois souhaiteraient la voir fleurir au Québec.

Les statistiques sur le taux de suicide, les quantités de psychotropes prescrits chaque année et la consommation de drogues sont les indicateurs d'une souffrance spirituelle évidente dans notre société.

Interpelés par le désarroi de nombreux jeunes en quête de repères, des membres de l'association catholique Regina Pacis ont ressenti l'appel du Cenacolo au Québec.

C'est pourquoi, depuis quelques mois, une trentaine de personnes se réunissent à Québec sur une base mensuelle. Ils prient pour les jeunes désespérés et leurs familles et tissent par la même occasion des liens d'amitié, condition essentielle pour accueillir les futurs jeunes qui auront besoin d'une communauté solide sur laquelle s'appuyer.

Où en est le projet et quelles sont les étapes à venir? Avant de faire venir la communauté au Canada, le but est d'envoyer des Québécois dans une des maisons du Cenacolo pour leur faire vivre une expérience. Les initiateurs du projet ciblent en priorité les jeunes dans le besoin,

qui n'auront d'ailleurs rien à payer grâce à la générosité de donateurs, mais également les personnes désireuses de s'impliquer dans le projet.

C'était le cas de notre petite délégation, partie pour quelques jours en Floride, en décembre dernier.

Des ex-drogués sauvés par la prière

C'est dans la communauté de St. Augustine, la plus vieille ville des États-Unis, que nous rencontrons d'abord Édouard, un des jeunes accueillis. Il nous raconte une histoire qui nous prend tous aux tripes.

Édouard avait tout pour être heureux: une belle femme, deux maisons, du succès en finance, beaucoup d'argent. Jusqu'à ce qu'il consomme des pilules de morphine pour soulager une intense douleur au dos. Il passe alors d'une pilule à 30 par jour et découvre l'héroïne, moins couteuse.

Ce n'est qu'après avoir perdu sa femme, son argent et son travail qu'il a compris que quelque chose ne tournait pas rond en lui.

Pour se purger, il se rend à Medjugorje, à Calcutta, à Compostelle et finalement à Jérusalem. Malgré tous ses voyages, Édouard rechute sans en comprendre la raison. Mais heureusement, contrairement à beaucoup d'autres, il s'en sort finalement.

C'est le Cenacolo qui lui a sauvé la vie. Il est maintenant abstinant depuis trois ans et demi. À le regarder, on ne se doute pas qu'il est un ex-héroïnomane. Il a le visage lumineux, l'air serein et parle du cœur humain avec une lucidité peu commune.

Au Cenacolo, Édouard n'est pas un cas à part. Devant nous, dans cette petite oasis de paix, se trouvent des ex-drogés pour la plupart. On y rencontre des colériques devenus doux. Des paresseux devenus vaillants. Des orgueilleux devenus humbles. Des hommes visiblement heureux, qui travaillent de leurs mains, prient le rosaire chaque jour, vivent de la Providence et partagent sans cesse entre eux.

Le premier appel

Sœur Elvira, surnommée la «sœur des drogués», a fondé la communauté Cenacolo il y a 32 ans. Venant d'une famille peu aisée, elle a été formée dès son jeune âge à l'école de la charité. Sa mère lui répétait : «Souviens-toi, Rita, que les bouches sont toutes sœurs. Tu ne peux rien mettre dans ta bouche sans en faire cadeau aux autres.»

Profondément interpellée par une vie de pauvreté, elle a fondé une communauté à l'image de son appel, qui incarne la gratuité du don : aucuns frais de séjour ne sont demandés aux jeunes hébergés. La communauté vit grâce à la Providence.

Sœur Elvira a commencé sa mission dans une maison vide, aux portes cassées, encombrées de broussailles et de ronces. Rien de très prometteur. Tout le monde lui demandait de se faire un plan, un programme, mais sœur Elvira ne s'en souciait point. Elle voyait déjà dans son cœur la maison pleine de jeunes. «Nous avons commencé dans une maison en ruines, abandonnée, à l'image de la vie des jeunes qui ont ensuite frappé à nos portes», raconte sœur Elvira dans son livre intitulé *L'étreinte*.

Le premier venu, elle l'a regardé spontanément dans les yeux en lui tendant la main et en lui disant : «Je t'attendais, enfin te voilà.» Elle raconte que les larmes lui sont

montées aux yeux. «Pour la première fois de sa vie, il s'était senti aimé», confie-t-elle avec tendresse.

À ses yeux, les drogués qu'elle côtoie ne sont pas malades au sens physique du terme ; ils sont simplement malades d'amour. Ils veulent vivre, voilà tout. «C'étaient des jeunes au regard éteint et au cœur mort. Ils ne me demandaient pas de médicaments, mais l'envie de vivre», se souvient sœur Elvira.

Son moyen privilégié pour retrouver la joie de vivre est la prière, seule voie certaine pour reconstruire sa maison intérieure sur des bases solides. Le rosaire, l'adoration eucharistique, la messe quotidienne, le partage de la parole de Dieu : tel est le programme que les jeunes sont invités à suivre. Un plan de vie radical, certes, mais que les jeunes eux-mêmes ont tenu à instaurer au fil du temps, puisque c'est de Dieu finalement qu'ils avaient soif quand ils prenaient de la drogue.

En bref, la spiritualité du Cenacolo est somme toute assez simple : elle repose sur la soif fondamentale d'aimer et d'être aimé.

Une moisson abondante

Cenacolo, mot italien traduit par «cénacle» en français, porte bien son nom, puisque les jeunes qui y demeurent sont témoins des miracles quotidiens de l'Esprit Saint.

Albino, le responsable des Cenacolo en Amérique, nous explique que le plus grand miracle qu'il a vu en 25 ans, c'est la vie qui revient dans les yeux éteints. «Quand tu vois quelqu'un arriver et qu'il est mort, au-dedans et au-dehors, et qu'après un mois, deux mois, six mois il retrouve la joie de la simplicité, c'est le plus grand miracle que j'ai vu.»

L'autre grand miracle, selon lui, c'est la Providence à l'œuvre dans les communautés. Lui-même en sait quelque chose.

Quand sœur Elvira lui a confié la mission de fonder une communauté en Amérique, Albino était inquiet. «On se demandait comment on allait survivre aux États-Unis, on s'inquiétait en voyant tout ce qu'il y avait à faire, on se disait qu'il fallait un budget, et moi, je n'avais aucune formation. Puis, il y a eu une maison, et une deuxième, et maintenant, il y en a quatre. Dieu a pourvu. Ici, la foi, tu la vois et tu la touches.»

Pour Édouard, le grand miracle, c'est que son cœur s'est transformé graduellement au fil des trois ans et demi passés dans la communauté.



«Mon plus gros problème est que je ne vivais pas dans la vérité. Je ne savais pas qui j'étais. J'ai eu besoin d'un an pour comprendre que j'utilisais la drogue pour masquer la colère et la peur. Ici, il n'y a pas de télévision, de radio, d'Internet, de téléphone cellulaire. Ça m'a aidé. Puis, il y a beaucoup de corrections fraternelles entre nous. Nous sommes des miroirs les uns pour les autres. Tout le monde voit qui je suis et me le dit.»

Chaque situation au Cenacolo est une occasion pour grandir intérieurement. Pendant six mois, Édouard a dû désherber le jardin. Même si ce travail l'horripilait au départ, il en a tiré une leçon d'humilité et a appris à vaincre sa paresse.

«Le chemin qu'on parcourt ici est plus profond que la simple sobriété. J'ai compris que la foi implique d'accepter de souffrir et que la vie ne va pas toujours me donner les choses que j'aime. Mais si je pense à moi et pas aux autres, je ne serai jamais heureux. J'ai besoin d'aider maintenant les gens qui ont eu des problèmes avec la drogue. J'ai besoin de m'engager, de donner le cadeau que j'ai reçu. Si je me désengage, je vais retomber dans le monde de l'argent, de mes vices.»

Québec, une terre en friche

Pourquoi une communauté Cenacolo serait-elle bienvenue au Québec? Julien Foy, fondateur de l'association Regina Pacis, pense que les maisons de thérapies, même si elles font un bon travail, ne peuvent aider quelqu'un à se sortir définitivement de sa dépendance à la drogue en proposant un traitement d'une durée de deux ou trois mois seulement.

«La fondatrice sœur Elvira rejette l'hypothèse qu'il soit possible de se reconstruire après seulement quelques mois

quand on a pris plusieurs années pour s'autodétruire. Si les jeunes rechutent si peu à la sortie de Cenacolo, c'est sans doute grâce au temps gratuit qu'ils ont pour se reconstruire. Je pense que Cenacolo serait un cadeau pour le Québec, à la fois du point de vue civil, puisque des jeunes en détresse, il y en a beaucoup, et à la fois pour l'Église, car c'est tout un témoignage pour elle», me dit Julien Foy.

Claude Paradis (voir *Le Verbe*, novembre 2015), un prêtre de rue qui était aussi du voyage, est convaincu, grâce à son expérience auprès des itinérants, qu'une communauté comme Cenacolo apporterait un bien immense dans le contexte québécois.

Claude dit souvent que ses paroissiens sont les 7300 personnes qui vivent dans la rue à Montréal. Pourtant, même s'ils n'ont pas de toit où dormir, le prêtre de rue a l'intime conviction que leur problème n'est pas le fait d'être sans abri. Il paraphrase Matthieu 25 pour l'exprimer: «J'ai eu faim d'être aimé, et vous m'avez aimé. J'ai eu soif d'être reconnu, et vous m'avez reconnu.» C'est l'expérience qu'il a lui-même vécue. Ancien toxicomane, Claude Paradis a un jour été placé devant le choix radical de la mort ou de Dieu. Vous devinez la suite? C'est l'Amour qui l'a sauvé, et c'est pourquoi il croit en la puissance salvatrice de Cenacolo.

Reconnue par le droit pontifical, répandue aujourd'hui dans 64 maisons de par le monde, la communauté Cenacolo a donné la vie. Puissions-nous espérer qu'elle le fasse aussi au Québec, auprès des jeunes qui l'ont malheureusement perdue. ■

Pour en savoir plus:

Site Internet du Cenacolo : www.comunitacenacolo.it

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com



Il y a un peu moins d'un an, je découvrais la piste «Simon (Petros)» d'Alanna(-Marie) Boudreau. J'attendais cela des cathos depuis longtemps.

Non pas que les chanteurs catholiques n'avaient rien fait d'intéressant jusqu'à maintenant. On connaît, dans le monde francophone, Glorious et Grégory Turpin, mais ceux-ci sont marqués d'un type singulièrement français. Du côté anglophone, hormis Audrey Assad et Joe Zambon, et encore! on se distingue rarement du style louange ou liturgique.

Mais voilà qu'avec «Petros» j'ai tout simplement été conquis. En exergue du vidéoclip, une citation de Hans Urs von Balthasar. Puis, un rythme folk, une jolie femme qui, de sa voix feutrée, chante: «*If I could love you more than all the saints and angels combined, if I could give you just one tiny thing, it would be my own life.*»

Par la suite, j'ai fait une écoute rapide de ses deux anciens albums *Hints & Guesses* (2014) et *Hands in the Land* (2012). Les textes sont beaux, traitent de sujets pertinents, mais le style minimaliste et le ton manifestement léger et sentimental ne m'avaient pas touché.

Or, avec *Champion*, qui est sorti le 22 juillet dernier, j'ai eu l'impression d'avoir affaire à autre chose. Certains des échos de candeur qui m'agaçaient dans les albums précédents résonnent encore un peu sur certaines pistes. Cela s'explique par la présence, sur le nouvel album, de chansons composées il y a longtemps. Néanmoins, il est possible d'y discerner une tragédie.

Cette nouvelle profondeur n'est pas sans se révéler dans la musique. Alanna explique que le processus d'enregistrement s'est fait de la manière la plus authentique possible en captant le son du groupe qui jouait en direct plutôt que de superposer les instruments jouant isolément. «Cette technique donne certes un son moins peaufiné, plus brut, mais est plus fidèle à ce que je suis comme musicienne et comme personne», dit-elle.

Champion a beau être à certains égards plus prenant, il ne verse jamais dans le désespoir. Au contraire, il est un baume pour notre âme qui, souvent, peut être affligée par l'angoisse et les turpitudes de la vie.

Dans sa musique et dans sa personne, Alanna Boudreau atteste qu'une rédemption nous attend toujours de l'autre côté de la tragédie.

Alanna Boudreau, *Champion*, 2016, Love Good Music, folk anglophone. ■

Pour aller plus loin :

www.lovegoodmusic.com

www.alannaboudreaumusic.com

James Langlois a étudié l'éducation, la philosophie et la théologie. Son parcours témoigne de ses nombreux champs d'intérêt, mais surtout de son désir de transmettre, de comprendre et d'aimer. Il ne se considère pas comme un spécialiste en quoi que ce soit. Toutefois, son tempérament curieux, contemplatif et passionné l'entraîne d'emblée à vouloir jouir de tout le réel : de la guitare au terrain de tennis, de cowboy à rédacteur en chef adjoint au *Verbe* depuis juin 2016.

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou le pinceau agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs de ce numéro du *Verbe*.



Marie-Hélène Bochud
(«Présentation», p. 10

et «Classe de maitres», p. 54) est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à terminer, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.



Née dans un village de la Chaudière-Appalaches, **Marion Desjardins** («Portrait» p. 16) a toujours su dès son plus jeune âge apprécier la beauté de la simplicité. Nouvelle collaboratrice au *Verbe*, elle pratique la photographie de manière professionnelle depuis 2010 avec beaucoup d'admiration pour ses sujets : festivals, spectacles de musique, danse, théâtre, photos de casting, mode locale, tout pour faire briller la créativité d'ici.



Photographe de presse et artiste en arts visuels, **Pascal Huot**

(«Monumental», p. 9) explore et travaille principalement la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Il vient tout juste de publier, comme auteur, *Ethnologue de terrain* aux Éditions Charlevoix.



En toute délicatesse, **Caroline Dostie**
(«Boules à

mythes», p. 28) donne vie à ses paysages intérieurs. Ses réalisations picturales interrogent la souffrance et l'espoir ainsi que la précarité de l'équilibre entre les deux. Son discours sur la fragilité de l'humain se traduit par des portraits anonymes et par des formes organiques. Elle souhaite établir par là une atmosphère propice à l'introspection



Si **Judith Renault**
(«Viral», p. 36) contribue surtout

au *Verbe* par ses talents en graphisme, la photographie est sa première flamme. Elle est présentement étudiante au baccalauréat en design graphique à l'Université Laval.



Marie Laliberté
(«Photoreportage», p. 42) est étudiante

en photographie. Elle détient un DEC en arts et lettres et demeure à Repentigny-la-pittoresque.



Physiquement bellâtre, socialement responsable et moralement innovateur, **Gabriel Bission** («Mosaïque», p.81) est marié depuis peu à une jeune critique musicale. Gabriel croit aux choses qu'on peut prouver, mais aussi à certaines choses qu'on peine parfois à rationaliser. Si l'on ajoute à cette description son amour pour le dessin, on comprend mieux ce qui l'a conduit à mettre son talent au service de notre publication.

CALEPIN DE VOYAGE

« Cuba » rime avec *misericordia*

Anne-Laure Dollié
anne-laure.dollie@le-verbe.com

Je poursuis mon tour du monde à la rencontre de missionnaires qui ont le feu de l'évangélisation.

Cuba est un pays qui m'a fait plonger plus en profondeur dans la signification de la miséricorde. Avec «providence», «miséricorde» est devenu mon deuxième maître mot.

Comment ne pas se laisser toucher par la miséricorde de Dieu lorsqu'un jeune Cubain nous confie que son rêve est d'aller rejoindre un séminaire aux États-Unis, mais qu'il ne le peut

pas parce qu'il n'en a pas les moyens? Comment ne pas partager la joie d'un enfant qui, le sourire fendu jusqu'aux oreilles, reçoit de la part de missionnaires un simple pantalon? Pour lui, c'est un cadeau si précieux!

Tout cela, je l'ai vécu, je l'ai vu et senti. Mon cœur s'est laissé toucher par la miséricorde à travers la pauvreté de l'autre.

Vie jaillissante

Malgré un contexte difficile, les Cubains gardent leur nature joyeuse et... musicale! C'est ainsi que la musique fut au cœur d'une des missions que j'ai visitées, à Sancti Spiritus. Là-bas, un prêtre a mis sur pied un projet musical visant à redonner à la liturgie cubaine une beauté et une sonorité bien ancrée dans sa culture.

J'ai appris que les frontières ne servaient à rien en ce langage universel

qu'est la musique. C'est en parlant musique que j'ai vraiment appris à bredouiller mes premières phrases espagnoles! C'est mon amour pour la musique qui m'a vite liée d'amitié avec plusieurs artistes Cubains qui ne souhaitent qu'une chose: louer Dieu.

Quelle belle leçon d'humilité et de joie! Je les entends encore rire, jouer et danser sur la terrasse du presbytère à la lueur d'un lampadaire.

À Placetas, c'est le club cycliste de la Communauté Saint-Martin qui fait fureur! Le curé étant un passionné, il emmène les jeunes garçons de la paroisse dépasser leurs limites. Résultat: je n'ai jamais vu autant d'enfants de chœur à la messe! Encore une belle passion bien transmise!

TROUVAILLE

Les sanctuaires du fleuve

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Les sanctuaires du fleuve sont une toute nouvelle destination culturelle et spirituelle, située en Montérégie, sur la Rive-Sud de Montréal.

Il s'agit d'un regroupement de cinq destinations hautes en histoire et en couleur: le sanctuaire Sainte-Kateri-Tekakwitha (Kahnawake), la cathédrale Saint-Antoine-de-Padoue (Vieux-Longueuil), le Centre Marie-Rose (Vieux-Longueuil), l'église Sainte-Famille (Boucherville) et le sanctuaire Sainte-Marguerite-d'Youville (Varenes).

Les cinq lieux de culte ont uni leurs forces pour offrir une belle solution de rechange aux touristes religieux et culturels, ainsi qu'aux fidèles qui



Photo: Anne-Laure Dollié

désirent se ressourcer, prier et mieux connaître quelques saints d'ici. Chaque sanctuaire, aux dimensions plutôt modestes, mais tout à fait chaleureuses, est classé monument historique. Ils remontent tous, pour la plupart, à l'époque de la Nouvelle-France.

Chacun offre ses incontournables: le tombeau de sainte Kateri; celui de la bienheureuse Marie-Rose Durocher ainsi que sa chapelle dans le vieux couvent de la congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie; le maître-autel et le tabernacle, de vrais chefs-d'œuvre, dans la fabuleuse église Sainte-Famille (Boucherville); et enfin, le tombeau de sainte Marguerite d'Youville ainsi que le fameux tableau miraculeux de sainte Anne à Varennes.

Pour aller plus loin:

Le site Internet offre une carte du circuit.
Information/réservation auprès des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie:
450 651-8104.
info@sanctuairesdufleuve.com
http://sanctuairesdufleuve.com

DANS LA MIRE

Formation sur la théologie du corps

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Le frère Marcel Dumont, o.p., que nous avons déjà croisé dans notre

rubrique «Dans une paroisse près de chez vous», a acquis depuis quelques années une grande maîtrise de la théologie du corps. Cet enseignement de saint Jean-Paul II sur le sens du mariage, de la sexualité et du corps dans notre vie spirituelle produit beaucoup de fruits dans la vie de ceux qui le reçoivent. Le frère Marcel présentera des exposés sur cet enseignement du 8 octobre au 13 mai prochains, tous les samedis avant-midi, à la paroisse Saint-Mathieu de Québec. Chaque exposé sera suivi de la messe.

Pour détails et inscription:
mdcordero1959@gmail.com

Shopping assisté

LE MONDE SELON BISSON



Illustration: Gabriel Bisson

Hiver 2017

Paroles

AUTOCHTONES

Incursion à Kahnawake

Vérité et réconciliation :
les fruits de la commission

Photoreportage : Attawapiskat
vue autrement



PÉLERINAGE AU

VIETNAM

S'OUVRIR
AU NOUVEAU ET
AU DIFFÉRENT

DU 8 AU 26 MARS 2017

UNE INCURSION AU CŒUR DE LA COMMUNAUTÉ
CHRÉTIENNE VIETNAMIENNE À TRAVERS DES
PAYSAGES ÉPOUSTOUFLANTS ET DES RENCONTRES
HUMAINES INOUBLIABLES !

ACCOMPAGNÉ PAR
MGR PIERRE BLANCHARD



CONTACTEZ-NOUS • www.spiritours.com
1-844-485-7965 (sans frais) • info@spiritours.com

TITULAIRE D'UN PERMIS DU QUÉBEC

Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Brigitte Bédard, Sophie Bouchard,
Sarah-Christine Bourihane, Alexandre Dutil,
James Langlois, frère Simon-Pierre Lessard,
Antoine Malenfant, Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Laurier Côté,
Jean Grégoire, Alexander King, Pascal Proulx et
Gabrielle Bélanger.

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : James Langlois

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Robert Charbonneau

GRAPHISTE : Judith Renaud

MARKETING ET PUBLICITÉ : publicite@le-verbe.com

SECRÉTAIRE : Suzane Arsenault • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias
catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé
chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à
Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)
ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada Nous reconnaissons l'appui finan-
cier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées
à des organismes de bienfaisance ou de charité.
Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées
de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél.: 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Les photos ou illustrations des pages 8, 70 et 84 sont tirées
de la banque d'images Fotolia.



PAGE COUVERTURE

Roselyne Chevrete,
photo de Marion Desjardins



*« L'homme n'est important
que s'il est vrai qu'un Dieu
soit mort pour lui. »*

– Nicolás Gómez Dávila



UN MAGAZINE DANS VOS OREILLES

Lundi

7 h Radio Galilée

9 h Radio VM

LeVerbe
voir • penser • croire



Québec
90,9

Beauce
102,5

Saguenay-Lac-Saint-Jean
106,7



Montréal
91,3

Victoriaville
89,3

Trois-Rivières
89,9

Sherbrooke
100,3

Rimouski
104,1